

A photograph of Rosanna Carteri, an Italian singer, wearing a black, sleeveless, floor-length dress covered in sparkling sequins. She has short, styled brown hair and is wearing large, ornate earrings and a matching bracelet. Her hands are clasped in front of her. The background is dark with a large, blue, circular, fan-like decorative element on the right side.

# Rosanna Carteri

Archivi Web

**Anno 1961**

Cronologia delle recite

Album fotografico

Rassegna stampa

Documenti diversi

**Rosanna Carteri - Archivi Web**

**Anno 1961**  
**Cronologia delle recite**

### ***30 gennaio 1961***

Concerto Martini & Rossi

*Torino - Studi Rai TV*

con: Carlo Bergonzi

brani da: Mefistofele, Adriana Lecouvreur,

I Vespri siciliani, Madama Butterfly (duetto atto 1°)

Direttore Massimo Pradella (data di messa in onda radiofonica)

### ***21 febbraio 1961***

Concerto

*Parigi - Théâtre des Champs Elysées*

brani da: Gloria- Francis Poulenc (per S. e coro - prima Europea)

Otello - Giuseppe Verdi (Aria del Salice e Ave Maria)

Direttore George Prêtre

### ***23, 25, 29 marzo e 4 aprile 1961***

Il Calzare d'Argento - Ildebrando Pizzetti - Metarosa/Debutto

*Milano - Teatro alla Scala*

con: Anna Maria Canali, Edith Martelli, Aurora Cattelani, Mafalda Masini, Giuseppe Di Stefano, Rolando Panerai, Marco Stefanoni, Piero De Palma, Carlo Meliciani, Virgilio Carbonari, Massimiliano Malaspina, Vladimiro Ganzarolli

Direttore Gianandrea Gavazzeni

(Prima rappresentazione assoluta)

### ***8 e 10 aprile 1961***

Tosca - Giacomo Puccini - Protagonista/Debutto

*Padova - Teatro Verdi*

con: Giuseppe Savio, Orazio Gualtieri, Iginò Riccò, Bruno Grella, Nereo Ceron

Direttore Ino Savini

### ***18 aprile 1961***

Concerto Lirico

*Milano - Società del Giardino*

brani da: La Bohème, Tosca, Mefistofele, Otello, I vespri siciliani.

pf. M° Riccardo Castagnone

### ***3, 10, 14 e 17 maggio 1961***

Falstaff - Giuseppe Verdi - Alice Ford

*Roma - Teatro dell'Opera*

La prima in presenza della Regina Elisabetta e del Presidente Gronchi

con: Renata Scotto, Fedora Barbieri, Anna Maria Canali, Tito Gobbi, Alfredo Kraus,  
Rolando Panerai, Plinio Clabassi  
Direttore Oliviero De Fabritiis

### ***25 e 27 maggio 1961***

Il Mercante di Venezia - Mario Castelnuovo Tedesco - Porzia/debutto

*Firenze - Teatro Comunale*

con: Jolanda Meneguzzi, Renata Ongaro, Giuseppe Baratti, Renato Capecchi, Aurelio Oppicelli,  
Lino Puglisi, Marco Stecchi, Enrico Campi  
Direttore Franco Capuana

### ***13 giugno 1961***

Concerto Commemorativo di Arrigo Boito

*Padova - Teatro Verdi*

con: Maxime Norman, Luigi Infantino, Dino Dondi, Cesare Siepi  
brani da: Mefistofele e Nerone  
Direttore Giulio Bertola

### ***20 giugno 1961***

Concerto Lirico

*Strasbourg - Palais des Fêtes*

brani da: La Bohème, Tosca, I Vespri siciliani, Otello  
Direttore Frédéric Adám

### ***5 e 25 agosto 1961***

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

*Firenze - Teatro Comunale*

con: Silvana Zanolli, Daniele Barioni, Aurelio Oppicelli, Giorgio Giorgetti, Ferruccio Mazzoli  
Direttore Bruno Bartoletti

**20 agosto 1961**

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

*Vichy - Théâtre du Casino*

con: Giuseppe Campora, Piero Cappuccilli

**14 e 16 settembre 1961**

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

*Lucca - Teatro del Giglio*

con: Pina Davini, Luciano Pavarotti, Remo Jori, Virgilio Carbonari, Ugo Novelli, Guido Pasella  
Direttore Franco Ferraris

**30 ottobre e 6 novembre 1961**

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

*Parigi - Opéra*

con: Alain Vanzó, Gabriel Bacquier  
Direttore George Sebastian

**3 novembre 1961**

Tosca - Giacomo Puccini - Protagonista

*Parigi - Opéra*

con: Guy Chauvet, René Bianco, Julien Haas  
Direttore George Prêtre

**4 novembre 1961**

Quel lungo Treno - Raffaele Gervasio - Spettacolo televisivo

*Roma - Studi Rai TV*

con: Giuseppe Campora, Renato Capecchi, Raffaele Arié  
Direttore Franco Ferrara

**28 dicembre 1961, 4 e 6 gennaio 1962**

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

*Parma - Teatro Regio*

con: Ruggero Bondino, Alfredo Kraus, Otello Bersellini  
Direttore Arturo Basile

**Rosanna Carteri - Archivi Web**

Anno 1961  
Album fotografico







1961-10 – *La Traviata* – Giuseppe Verdi – Violetta Valery – Parigi – Opéra





1961-10 – *La Traviata* – Giuseppe Verdi – Violetta Valery – Parigi – Opéra



1961-10 – La Traviata – Giuseppe Verdi – Violetta Valery – Parigi – Opéra



1961-11 – Tosca – Giacomo Puccini – Protagonista – Parigi – Opéra



**Rosanna Carteri - Archivi Web**

Anno 1961  
Rassegna stampa

COMBAT

SPECTACLES

Jeudi 16 février 1961

Le Parisien

## LA MUSIQUE A PARIS

## GLORIA de Francis Poulenc

On attend toujours avec curiosité, avec impatience, avec sympathie les nouveaux ouvrages de Francis Poulenc. Le plus récent qui lui fut commandé par la Fondation Serge Koussevitzky est un « Gloria » pour soprano solo, chœur mixte à cappella et orchestre (sans orgue ni batterie) et la première audition vient d'en être donnée à Paris avec l'Orchestre National dirigé par M. Georges Prêtre.

Il ne convient pas de distinguer dans l'œuvre de Francis Poulenc le religieux et le profane : pour un croyant comme lui, si essentiellement médiéval, tout est dans tout, il n'y a pas un langage particulier pour chanter Dieu et un autre pour chanter ses créatures. Ce nouveau « Gloria » est une œuvre où l'on retrouve tout Poulenc, celui des opéras, des mélodies et des œuvres chorales, avec ce style qui n'appartient qu'à lui et qu'il aurait bien tort d'altérer sous prétexte de suivre la mode. Au XV<sup>e</sup> siècle on écrivait des messes sur des chansons profanes, au XVIII<sup>e</sup> siècle des motets qui ressemblaient à des cantates d'opéra, pourquoi ce « Gloria » d'une verve si originale ne serait-il pas l'expression totale du chant intérieur tel qu'il résonne dans le cœur et dans l'esprit de Francis Poulenc ? Autrement dit, Poulenc chante Dieu comme il a fait Apollinaire, Eluard, Cocteau et Bernanos. Il suit sa vérité, il n'écoute que sa propre voix et l'archaïque flexibilité de son chant.

Ce beau « Gloria » comprend six parties, deux à deux opposées, l'une majestueuse et pathétique, l'autre allègre, jubilante, dansante même — Je songe à ce « Domine fili virginis », véritable danse villageoise d'une grâce désinvolte, dont le rythme et le charme rustiques s'insèrent fort bien entre l'air emouvant, mélancolique de la troisième partie et la mystérieuse litanie de la cinquième. C'est cette alternance qui donne à l'ouvrage entier sa respiration, son accent et son style. Affirmation évidente et pleine d'éloquen-

ce de joie, le « Gloria » est aussi rappel des mystères douloureux et l'ombre de la croix se projette même sur les prés célestes du Paradis. Francis Poulenc passe librement de l'affliction à la liesse, du calme au tumulte, de l'angoisse à la sérénité, car tous ces états d'âme trouvent leur résolution en Dieu. L'instrumentation du « Gloria », à laquelle certain emploi des cuivres donne parfois un aspect archaïque, est d'une élégante habileté. Les parties chorales rappellent les « Litanies à la Vierge Noire » ou ces « Quatre motets pour un temps de Pénitence » que j'aime par-dessus tout. Francis Poulenc n'a pas donné au soprano solo la part aussi belle que dans son « Stabat Mater » ; pourtant le « Domine Deus » et la prière finale, d'une inspiration sereine et ardente, sont bien faits pour mettre en valeur la soliste.

Ce rôle était confié à Mme Rosanna Carteri, dont la voix pure, la grâce et la virtuosité ont soulevé les applaudissements. On les a redoublés quand elle a chanté ensuite les deux airs fameux de Desdémone dans « Otello ». Quant à M. Georges Prêtre, il a conduit l'orchestre avec cette fougue, cette exactitude et cette musicalité qui font de lui un de nos premiers chefs, un des rares qui s'imposent à la fois au théâtre lyrique et dans les concerts symphoniques. Il fallait l'entendre dimanche dernier avec la Société du Conservatoire donner les Tableaux d'une exposition : c'était du grand art !

Marcel SCHNEIDER.

## "GLORIA" de Francis Poulenc

avec

Rosanna Carteri

RIEN n'est plus absurde que de boudier sous des prétextes toujours fallacieux le plaisir qu'on a pris à l'audition d'une œuvre nouvelle. Ce plaisir a été pour moi aussi évident que continu lors de la première exécution du « Gloria » de Francis Poulenc qui vient de donner notre Orchestre national sous la direction de Georges Prêtre. Les fanatiques du dodécaphonisme ont beau jeu sans doute à proclamer que cette musique retarde sur son temps ; pour moi, il me suffit que venant assurément du cœur elle parle au mien avec une sincérité et une force de persuasion peu communes.

Peut-être la première partie de ce « Gloria » est-elle un peu moins bien venue que les cinq autres ; mais cela compte peu dans un tout parfaitement équilibré, parfaitement homogène ; les chœurs sont admirablement traités par Poulenc et la voix de la soliste, lorsqu'elle plane au-dessus des flots instrumentaux, atteint à une émotion rare.

Notre plaisir au cours de cette grande œuvre fut encore accru par la présence (attendue, il faut le dire avec impatience) de Mme Rosanna Carteri. Bien qu'elle fût gênée par un diapason nettement plus haut en France qu'en Italie, Mme Carteri s'est montrée à Paris avec les dons exceptionnels que ses disques nous avaient déjà permis d'apprécier ; puissante et homogène, sa voix de lirico spinto a été aussi à l'aise dans Poulenc que dans le dernier acte de l'Otello de Verdi. Il est bien dommage que la grève des choristes de l'Opéra nous prive du plaisir de l'entendre dans « la Traviata » et dans « la Tosca », comme il avait été prévu.

Le concert fut admirablement dirigé par Georges Prêtre qui donna entre autres une traduction

LA MUSIQUE

parfaite de la « Symphonie » de Georges Bizet dans laquelle le hautbois solo de l'Orchestre national, M. Goetzgheuck, fit des étincelles.

P.-P.

## MUSIQUE

## LE "GLORIA" DE POULENC

Rose ou noir ?

LA seule chance pour durer, voyez-vous, c'est d'être authentique, qu'on soit cubiste ou non, abstrait ou concret, dodécaphoniste ou partisan du do, mi, sol, do », déclarait naguère Francis Poulenc.

Cette profession de foi trouve sa justification dans chaque partition de Poulenc. Veut-il émouvoir ou divertir, évoquer l'époque joyeuse du *Bœuf sur le Toit* ou la Vierge Noire de Rocamadour, l'art de Francis Poulenc est authentique dans la mesure où la personnalité du musicien se dégage à chaque instant. On ne demande plus si l'auteur des *Mamelles de Tiréias* est un moderne ou un traditionaliste égaré au XX<sup>e</sup> siècle ; on sait qu'il défend les jeunes musiques sans avoir la moindre envie d'explorer des domaines inédits. Et si, d'aventure, on écoute dans quelques siècles une page de Poulenc, on doutera que son créateur ait été le contemporain de Bartok et de Schoenberg. Toutefois, la convention et l'académisme sont totalement étrangers au tempérament de Francis Poulenc.

Refus du conformisme et de l'ouveauté, savoureux mélange des genres, indiscutable personnalité, toutes ces caractéristiques se retrouvent dans le *Gloria* qui vient d'être créé à Paris par l'Orchestre National, sous la direction de Georges Prêtre.

L'ouvrage est une étrange synthèse du Poulenc sévère, voire mystique, et du Poulenc souriant et gouailleur. Cet alliage shakespearien dans son principe a sans doute choqué un certain nombre de puristes qui ne savaient plus s'ils devaient faire figurer le *Gloria* de Poulenc sur la liste des « œuvres roses » ou sur celle des « œuvres noires ».

Peu importent les étiquettes. Le *Gloria* est d'abord une œuvre de charme, aux mélodies bien tracées, aux harmonies parfois sensuelles. Bref, une œuvre peut-être religieuse, mais une œuvre humaine.

Ajoutons qu'elle fut magistralement

france Observateur — 23 février 1961

interprétée notamment par la chanteuse italienne Rosanna Carteri qui possède un timbre si éclatant et une présence si fascinante qu'on en oublie la justesse approximative de la voix.

Claude SAMUEL.

ROMA - NAPOLI

15 FEB. 1961

### Successo della Carteri a Parigi

Parigi 15 febbraio.

Il Teatro dei Campi Elisi ha accolto iersera il « Gloria » di Francis Poulenc per la prima sua esecuzione europea. L'orchestra nazionale e i cori della Radio-TV francese erano diretti dal maestro George Prêtre, il maestro delle dive del bel canto, che ha già avuto l'occasione di dirigere la Callas e la Tebaldi. Ieri sera egli ha completato la sua collezione, perché la solista di quest'opera per soprano e orchestra era Rosanna Carteri, giunta a Parigi con la etichetta di « rivale della Callas » e col prestigioso marchio della Scala di Milano. La Carteri non ha deluso l'attesa degli appassionati e dei critici anche se il suo compito non era facile. Il « Gloria » di Poulenc, composto due anni fa ed eseguito per la prima volta nel Canada, non poteva trovare interprete più completa per la sua prima europea.



Rosanna Carteri ha interpretato ieri al teatro dei Campi Elisi il « Gloria » di Poulenc

### La Carteri canta per Poulenc

PARIGI. 13 — Rosanna Carteri interpreterà domani sera, al « Théâtre des Champs-Elysées », una composizione mai rappresentata finora in Europa, il « Gloria », di Francis Poulenc; il « Gloria » è un concerto per soprano ed orchestra composto da Poulenc nel 1959, e che è già stato messo in scena da Charles Munch a Boston. Rosanna Carteri sarà accompagnata dall'orchestra nazionale sotto la direzione di Georges Prêtre, direttore d'orchestra all'Opera.

### Rosanna Carteri ha interpretato « Gloria » di Poulenc

PARIGI. 15 — Rosanna Carteri ha cantato ieri sera al Théâtre des Champs-Elysées, interpretando la nuova opera di Francis Poulenc « Gloria ». La cantante, che era al suo esordio davanti al pubblico parigino, ritornava per la prima volta alle scene dopo la sua recente maternità.

Rosanna Carteri si tratterà ancora qualche giorno a Parigi. Oltre all'incisione del disco del « Gloria » è probabile che essa canti la settimana prossima all'Opera, in « Tosca » e « Traviata », se uno sciopero del personale tecnico attualmente in corso permetterà l'allestimento delle due opere.

### Nuova « Gloria » di Rosanna Carteri



PARIGI — Rosanna Carteri interpreta oggi per la prima volta in Europa una composizione di Francis Poulenc, « Gloria » che andrà in scena al « Théâtre des Champs Elysées »: si tratta di una composizione per soprano e orchestra, che ha già ottenuto notevole successo a Boston.



UNA NUOVA OPERA DI ILDEBRANDO PIZZETTI

# Il "Calzare d'argento," in prima assoluta alla Scala

L'ottantenne maestro intendeva rivolgere il suo saluto (e non vorremmo dire il suo commiato) al teatro musicale col sorriso della commedia; ma in realtà l'opera non presenta nulla di comico e non si discosta dalla severa poetica del parmense

MILANO, 23 marzo

Si era sparsa la voce, anni addietro che Ildebrando Pizzetti, giunto al traguardo degli ottant'anni, intendesse rivolgere il suo saluto al teatro musicale col sorriso della commedia, discostandosi dalla sua nota austera poetica. E si era pensato all'analogo con un altro ottuagenario, Giuseppe Verdi, che con la serenità della commedia aveva concluso la sua carriera teatrale. La attesa e la curiosità di un Pizzetti inconsueto erano dunque vivissime, e tanto più legittime, in quanto la qualifica di commedia musicale figurava nel frontespizio del «Calzare d'argento», il cui testo era stato preparato da Riccardo Bacchelli per espresso invito del compositore. Se non che la fisionomia del «Calzare d'argento» non è precisamente quella di una commedia, ma piuttosto essa discioglie i caratteri di una medievale ed edificante sacra rappresentazione, di un «miracle» a sfondo popolare.

### La trama dell'opera

Siamo a Lucca, sugli inizi del dugento, dinanzi al duomo di San Martino. È giorno di fiera, e l'animazione della piazza si accresce per l'arrivo di un'ambascieria del duca di Boemia, che offre al miracoloso crocifisso del Volto santo, venerato nel duomo, il dono di un prezioso «ex-voto»: un calzare d'argento cesellato. Si aggira tra la folla un giovane giullare, Giuliano Della Viola, perennemente alle prese con l'appetito, e perennemente umiliato dall'alterigia dei ben pasciuti mercanti, prodighi di dileggi quanto avari di un obolo che gli consenta almeno di sfamarsi. C'è una sola eccezione: quella della giovane Metarosa, tutt'altro che insensibile agli sguardi e alle premure di Giuliano, ma aversata nel suo enero sentimento dal padre.

Quanto v'è di commedia nel «Calzare d'argento» si esaurisce qui, in questo primo quadro, che potrebbe appunto costituire la premessa ad una commedia. Ma il tono subitamente evolve: quando tutti si sono allontanati all'ora del pranzo, il povero Giuliano, dopo un altro breve e appassionato colloquio con Metarosa, entra in duomo, si inginocchia dinanzi al Volto santo, gli rivolge la sua accorata preghiera, la sola cosa che un povero giullare possa offrire a Dio. Ed ecco che il miracolo si compie: sfilandosi dal piede di Cristo, il prezioso calzare va a cedere nelle mani di Giuliano, dono della misericordia del Signore all'umile ed affamato cantastorie. Ma,

non possono più negare al cantastorie.

### Come una favola

La favole è finita. Giuliano è ricco e riabilitato dinanzi agli occhi del popolo, e in particolare di Metarosa, che ha seguito con strazio immenso la sua dolorosa vicenda. A questo punto, mentre un bacio fra i due giovani sembrerebbe logica ed umana conclusione, Giuliano prende invece commiato dalla città: continuerà il suo mestiere di cantastorie errabondo, se ne andrà per le strade del mondo cantando la novella dell'amore rinnovato «col fior della poesia, fiore del mondo».

È in quest'ultima scena, come si comprende, la ragione d'essere del «Calzare d'argento»: nel commiato di Giuliano è chiaramente adombrato il commiato di Pizzetti. Un commiato, quindi, che non si compie nel sorriso, come la qualifica di commedia poteva lasciar presumere, ma in un'atmosfera di dolce, accorata malinconia, confortata dalla fede nel Signore.

Tale essendo l'aspetto del «Calzare», per il quale i due autori hanno lungamente lavorato in quotidiano, fraterno contatto, si comprende come «Calzare», si comprende come la musica di Pizzetti non offra quegli elementi nuovi che il ricorso ad una vera e propria commedia avrebbe implicato. Anzi, tanto è più valida ed alta la musica del «Calzare», quanto meno essa si scosta dagli schemi, che sono propri di Pizzetti, quanto più essa ripete della luce interiore delle significative e vive pagine di «Fedra» o di «Deborah»: e in tal senso il quadro più schietto e più carico di poesia è quello in cui Giuliano si prostra, nella penombra del duomo, ai piedi del Volto santo. Esso viene a superare nettamente la pur intensa suggestione che si dispiega dal commiato di Giuliano, ove l'orizzonte pizzettiano assume tinte di melodramma: nobile e ispirato melodramma, ma non immune da formule tradizionali.

La preghiera di Giuliano in Duomo e il commiato finale costituiscono i due poli del breve spartito, accompagnati da un tessuto connettivo che nel primo atto si atteggia, come s'è detto, ad un abbozzo di commedia, e nel secondo a drammatiche situazioni. Ma l'autentico Pizzetti vi appare solo per fuggevoli illuminazioni, per aforistici incisi; nella sovrabbondanza del dialogo, nei numerosi episodi di contorno, nelle note di dugentesco colore non sono assenti atteggiamenti che si direbbero attinti al melodramma di cin-

sacra rappresentazione, Lorenzo Ghiglia ha ideato per il «Calzare» una scena unica, di carattere grottesco. Bella e poetica scena, cui non hanno però giovato taluni espedienti, atti ad esaltare gli elementi spettacolari, ma non previsti dal testo, né in alcun modo necessari: così le pietre di Lucca si sono aperte come i flutti del mar Rosso per lasciar vedere Giuliano che si allontana nella campagna, così sulla folla che rivolge la finale invocazione al Volto santo è sceso un velieretto paesistico, isolando due personaggi sul proscenio. Espedienti ideati, forse, dalla esemplissima regista Margherita Wallmann anche per animare la staticità del suggestivo, ma assai lungo finale: alla quale regista vanno riconosciute e l'ammirevole concertazione mimica delle scene popolari, e la plastica bellezza, ispirata ai toni della pittura dei primitivi, di molti quadri di massa.

L'imponente pubblico della Scala, in cui figuravano musicisti, assidui delle grandi «prime», e la critica musicale italiana al completo, ha accolto il «Calzare» con un favore vivissimo; ha voluto autori, interpreti e artefici dello spettacolo più e più volte alla ribalta alla fine dei due atti, tributando alla conclusione una lunga, commossa manifestazione di plauso a Ildebrando Pizzetti.

Guido Piamonte

lo di delicato impegno e di scoperta responsabilità.

Nello stuolo degli altri interpreti vocali va ricordata in primo luogo Rosanna Carteri, cui la parte di Metarosa — ad onta del carattere non definito del personaggio — ha offerto il destro per un'appassionata, dolente realizzazione. Precisi, efficaci, misurati tutti gli altri: la Canali, la Martelli, la Cattellani, la Masini, Stefanoni, De Palma, Panerai, Meliciani, Carbonari, Ganzaroli e i due Malaspina. Come sempre, magnifica l'orchestra scaligera, e magnifico il coro affidato alle cure di Norberto Moia.

Secondo la tradizione delle

Vostre Novelle - Milano

8 APR. 1961

**ALLA SCALA: "IL CALZARE D'ARGENTO"**

Con la partecipazione di Rosanna Carteri e di Giuseppe Di Stefano nelle parti principali, ha avuto luogo alla Scala di Milano la prima rappresentazione dell'opera "Il calzare d'argento" di Ildebrando Pizzetti, diretta da Gianandrea Gavazzeni. Particolarmente festeggiati dal pubblico i due bravissimi protagonisti.



da Lucca  
GIORNALE DEL MATTINO-Firenze

- 2 APR. 1961

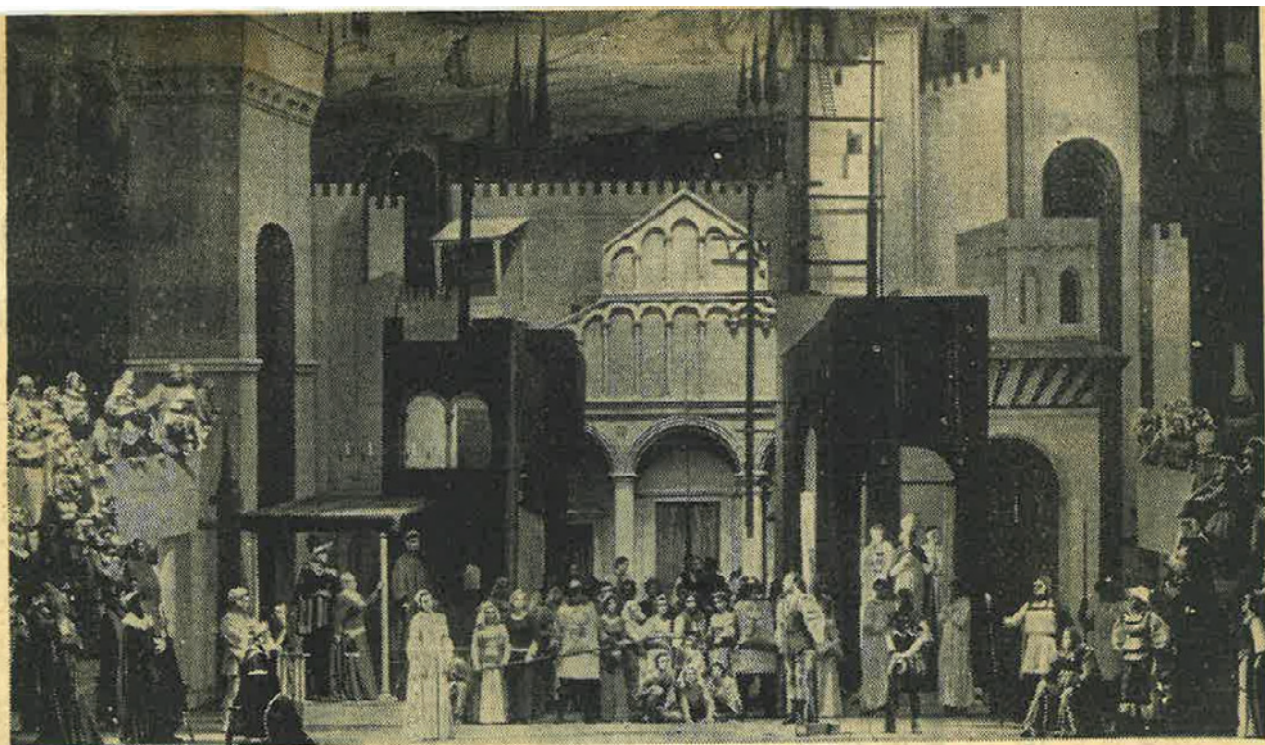
## Echi de «Il calzare d'argento»



Ecco una foto che scattata a Milano ha tutto il sapore prettamente lucchese. Si tratta del ricevimento che ebbe luogo nella sala del Consiglio della «Scala» di Milano dopo la prima de «Il Calzare d'argento» di Bacchelli e Pizzetti.

L'opera, come è noto, raffigura il notissimo episodio lucchese de il giullare che riceve dal Volto Santo la famosa scarpa. Alla prima furono presenti il sindaco Baccelli col vive Sindaco Luporini, il Presidente dell'Ente Turismo, Guerrieri, col direttore Cadringer. La foto raffigura il maestro Pizzetti, Riccardo Bacchelli, il soprano Rosanna Cartieri ed in secondo piano il sindaco Baccelli e il direttore Cadringer.

Pizzetti, Bacchelli e Cartieri portano la «Storia di Lucca» del Mancini, il volume edito per il centenario di Puccini e «Visioni di Lucca»: le interessanti pubblicazioni donate loro dall'Ente Turismo, mentre il sindaco offriva a Pizzetti e Bacchelli una medaglia d'oro.



La scena di Lorenzo Ghiglia per l'opera di Pizzetti: una Lucca ideale, ispirata all'affresco senese del « Buon Governo » di Ambrogio Lorenzetti

## PRIMA MONDIALE ALLA SCALA

# Un "messaggio,, di Pizzetti nel sorriso del "Calzare d'argento,,

Milano, 23.

**I**LDEBRANDO Pizzetti è arrivato al « Calzare d'argento », la "commedia musicale" che ha avuto stasera il suo lieto battesimo alla Scala dalle mani di Gianandrea Gavazzeni, con una fin troppo chiara

consapevolezza programmatica. Con la lena rinnovata dal grande successo di « Assassino nella Cattedrale », la punta più alta forse della sua austera concezione drammatica, ha deciso di segnare i suoi gloriosi ottanta anni, chiudendo la propria attività di compositore teatrale, con un sorriso, amaro e lieve. Ovvio, e tutt'altro che inutile, il riferimento verdiano.

Così stasera il pubblico scaligero — naturalmente, foltissimo ed elegante — fin da quando ha aperto l'opuscolo del programma, si è trovato di fronte l'immagine eccezionale di un Pizzetti sorridente; ride dalla fotografia anche Bacchelli, autore del libretto, per non dire poi di Di Stefano, il protagonista.

Proprio un programma, quasi una parola d'ordine sorridente. Nel corso dell'opera, poi, fin troppo evidente è apparso agli ascoltatori l'intenzione significativa, allusiva di un « messaggio » personale di Pizzetti, affidato appunto a quel sorriso di « commedia ».

La vicenda, tratta da un antico testo medievale, è graziosa;

**di LUGIANO ALBERTI**

è la storia di uno dei tanti giullari, che non avendo altro da offrire a Dio nella loro miseria, gli dedicano acrobazie o canzoni. Così fa questo simpatico Giuliano di fronte al Volto Santo di Lucca; e il Crocifisso gli fa cadere in grembo il calzare d'argento che protegge il suo piede dai baci dei fedeli. Accusato di furto sacrilego e condannato a morte, Giuliano viene salvato solo dal ripetersi dello stesso miracolo.

Tema da ballata popolare e da pantomima giullaresca, come si vede: in una dimensione, quindi, per un verso e per l'altro, più che inconsueta, sostanzialmente poco congeniale al temperamento di Pizzetti.

L'inevitabile attrazione verso la pantomima porta in effetti all'inserimento di personaggi muti — secondari — entro l'azione; ma questi, non sorretti da un effettivo spirito popolare, tendono fatalmente alle « comparsa ».

### Trama d'amore

rine, tutte in genere un po' ottuse e grette per far risaltare la romanticissima bontà del « mercante di arnesi di caccia e pesca ». C'è, inoltre, la impoetica fame del giullare povero, come garanzia della purezza disinteressata e « antimercantile » della sua « missione » incompresa. E' questo, appunto, l'aspetto meno convincente del « messaggio » del « Calzare d'argento », così anacronistico oltre tutto; il quale non ha potuto non suggerire allo stesso musicista qualche incauto « sforamento » alla « Andrea Chénier », o alla « Zanetto ».

Così i termini propri della « commedia » restano per lo più sospesi a mezz'aria: è il destino di tutto il primo atto, da cui emerge però più che la prima canzone stornellante (e più anche della preghiera, che risulta un poco generica) la seconda canzone di Giuliano, quella per il cesto di insalata. Così pure si disperdono alcuni tratti del secondo atto, tuttavia migliore, nonostante il gran vuoto che presenta nel centro, là dove avrebbe dovuto esserci visibilmente il suo culmine: il secondo

concertato mirabilmente le voci con straordinario equilibrio, sostenendo e lusingando con affettuosa cura la parca orchestrazione, facendo infine rivivere il canto dell'ottimo coro di Norberto Mola.

Giuseppe Di Stefano, impersonando Giuliano ha affrontato con slancio un canto, così aperto e disteso, adattissimo alla sua voce, se solo questa non fosse da qualche tempo un po' stanca. Gentile vocalmente Rosanna Carteri; mentre fra i numerosi non hanno avuto un ottimo spiccato Rolando Panerai, Marco Stefanoni, Wladimiro Ganzarol, Carlo Melicani e Piero Di Palm.

Lo spettacolo è stato molto attraente. Nella scena di città una Lucca ideale per cui lo scenografo Lorenzo Ghiglia si è evidentemente ispirato e a ragione, al « Buon governo » di Ambrogio Lorenzetti, Margheri Walmann ha articolato di gustose scene movimentate e imposte su quelle statiche con la consueta sicurezza, trovando soprattutto nella « Tebaide » di spartito trasparente una suggestiva risoluzione finale.

L'opera ha avuto un ottimo successo; al pubblico, anche interpreti si sono aggiunti al

# Rosanna Carteri canterà in «Tosca» al teatro Verdi

Le saranno al fianco il tenore Giuseppe Savio ed il baritono  
Orazio Gualtieri - Una recita di «Bohème» con Jannette Pilau

Due anni fa, quando venne data notizia che Rosanna Carteri si sarebbe fatta padovana sposando Franco Grosoli, una



ROSANNA CARTERI

domanda si affacciò sulle labbra di tutti: quando avrebbe cantato per i suoi concittadini.

Ora il momento è giunto. Proprio ieri, il marito, per incarico del celebre soprano, attualmente impegnata alla Scala di Milano per le prove della prima mondiale de «Il calzare d'argento» di Idebrando Pizzetti, ha firmato il contratto con l'impresario cav. Ettore Paccagnella: Rosanna Carteri, per la prima volta nei panni di Tosca, canterà al Teatro Verdi sabato 8 e lunedì 10 aprile. Questa ennesima edizione pucciniana sarà diretta dal maestro Ino Savini. Questo il primo annuncio che non mancherà di essere accolto col massimo favore dal pubblico padovano. Possiamo aggiungere che accanto a Rosanna Carteri, canteranno altri artisti di valore e precisamente il tenore Giuseppe Savio, che a Padova già cantò due anni or sono nel «Trovatore», e il baritono Orazio Gual-

tieri il quale, proprio in questi giorni, com'è noto, a Treviso si è brillantemente esibito in «Sansone e Dalila».

Va da sé che, accanto ad un artista eccelsa come Rosanna Carteri, l'impresario cav. Paccagnella non poteva che chiamare cantanti di nome e che diano pieno affidamento: tutto lo spettacolo, infatti sarà di primo ordine, compresa l'orchestra, che si comporrà di cinquanta elementi, la massa corale e la messa in scena. Questa «Tosca», insomma, dovrebbe riportare il nostro Verdi sulla scia della sua non dimenticata tradizione, ciò che comporterà un impegno non indifferente per l'impresario: il quale si augura che, così, il pubblico padovano, che è indubbiamente esigente, risponda adeguatamente e ripaghi dei sacrifici. E' vero che egli può contare sul contributo ministeriale e su quello del Comune, ma è pur vero, che per una rappresentazione ad alto livello occorrono grandi mezzi: il cav. Paccagnella, spera, quindi, di non aver fidato invano sui padovani.

D'altra parte però, il nome di Rosanna Carteri in un'opera come la «Tosca» dovrebbe costituire, di per sé, un eccezionale richiamo.

Possiamo aggiungere, infine, che questa eccezionale breve stagione lirica di primavera al nostro Verdi sarà completata da una recita, in mattinata, domenica 9 aprile, di «Bohème» nella quale canterà la soprano Jannette Pilau che qualche anno fa cantò ancora a Padova in «Traviata».

GAZZETTA DEL VENETO

VENERDI' 10 marzo 1961

IL GAZZETTINO - VENEZIA

de Padova  
8 APR. 1961

STASERA AL TEATRO VERDI

# Gran gala per la prima di «Tosca» con la soprano Rosanna Carteri



Smagliante «Tosca» Rosanna Carteri, nella prova generale di ieri sera al Verdi (Unifoto)

Questa sera, alle ore 21.15, il teatro Verdi riaprirà i battenti per ospitare la breve, e molto attesa stagione lirica di primavera, con la prima di «Tosca».

Come è noto la «prima» ha potuto acquistare particolare significato per la presenza in palcoscenico di Rosanna Carteri, una delle più celebrate cantanti della lirica contemporanea.

In onore suo e della «stagione» allestita con particolare cura artistica e scenica, quella di oggi sarà una serata di gran gala e il Verdi apparirà sfolgorante di luci e di fiori.

Questo è l'elenco completo degli interpreti: Tosca, Rosanna Carteri; Mario Cavaradosi, Giuseppe Savio; barone Scarpia, Orazio Gualtieri; Cesare, Igino Riccò; sagrestano, Bruno Grella; agente di polizia, Nereo Ceron; Scialone, Mario Mazzuccato; un carceriere, Lello Freschi.

L'opera sarà concertata e diretta dal maestro Ino Savini.

GARIBALDI (ore 16): «Aquila di  
Stellnerado» P. Trebbio  
M  
QU  
d  
L  
SUI  
d  
c  
AR  
E  
L  
AS  
c  
AU  
«  
c  
P  
BII  
s  
c  
14  
F  
CR  
fi  
I  
V  
DU  
p  
S  
EL  
«  
g

GORRIERE LOMBARDO - Milano

GAZZETTA DEL VENETO PADOVA

19 APR. 1961

19 APR. 1961

### Una serata con la Carteri

Davanti all'attento pubblico che ieri sera gremiva il salone delle feste della Società del Giardino, la soprano Rosanna Carteri ha tenuto un concerto nel corso del quale ha cantato brani di Puccini, Boito e Verdi. Lunghissimi applausi hanno sottolineato l'esecuzione di ogni brano del programma.

Con una voce calda e ricca di sfumature espressive, Rosanna Carteri, accompagnata al piano forte dal maestro Riccardo Castagnone, ha entusiasmato il stagione, ha entusiasmato il pur smalzato pubblico, lo stesso che non manca alle prime alla Scala.

La serata si è conclusa nelle sale superiori del circolo con una cena in onore della soprano, alla quale è stato consegnato un diadema d'oro, con l'emblema della Società del Giardino, a ricordo della serata che l'ing. Cesare Chiodi, presidente del sodalizio, ha voluto riallacciare ai fasti della Patti e della Malibran.

Fra gli intervenuti abbiamo notato: la soprano Augusta Oltrabella, il prof. Silvio Ranzi, il prof. Remo Franceschini, lo ing. Edoardo Osella, l'avv. Frang. Bassani, il dott. Eugenio Raddice Fossati, il conte Ulisse Sertoli Sallis, il comm. Ricotti e il dott. Felice Bellani.

### Rosanna Carteri alla Società del Giardino

Abbiamo da Milano: In seguito al successo ottenuto alla Scala di Milano nel «Calzare d'argento» di Pizzetti, Rosanna Carteri è stata invitata ieri sera alla Società del Giardino che è il circolo della nobiltà lombarda. Il soprano ha cantato: «Mi chiamano Mimì» dalla Bohème, «L'altra notte in fondo al mare» dal Mefistofele, «Vissi d'arte» dalla Tosca, l'«Ave Maria» dall'Otello e «Merce diletta amica» da I vespri siciliani. Sono stati tributati alla cantante consensi senza precedenti.

L'ITALIA - MILANO

19 APR. 1961

### I CONCERTI

#### Recital Carteri

(w. s.) La Società del Giardino ha donato ieri agli appassionati del bel canto un autentico regalo, invitando il noto soprano Rosanna Carteri a tenere un concerto di musiche operistiche. L'esimia cantante, accompagnata al pianoforte dal M.o Riccardo

Castagnone, ha presentato una rassegna di celebri romanze da «La Bohème», dalla «Tosca», dal «Mefistofele», dall'«Otello» e da «I vespri siciliani», mettendo in piena luce i suoi mezzi vocali e la cultura interpretativa.

Successo brillante. Festose accoglienze alla protagonista della serata e al suo ottimo collaboratore pianistico e un «bis» fuori programma.

PER LA RAPPRESENTAZIONE DEL "FALSTAFF", OFFERTA DAL PRESIDENTE DEL

+ Add image

# Conclusa dalla fiabesca "gala", all'Opera la seconda giornata romana di Elisabetta

Visita ai bimbi assistiti dalla CRI e omaggio all'Altare della Patria - Lo scambio dei doni con il Capo dello Stato e la signora Gronchi - Nel pomeriggio la Regina si è recata in Campidoglio dove ha risposto con commosse parole al discorso del Sindaco Ciocchetti, poi ha assistito al Premio Roma in Piazza di Siena - Colloqui politici di Lord Home con il Presidente della Repubblica e Segni - Filippo di Edimburgo al Centro nucleare di Frascati

Elisabetta II tersera era vestita di azzurro chiaro, color acquamarina. L'abito era di tulle ricamato con rose di perline di un azzurro ancora più pallido. La Regina portava sul capo uno dei suoi più bei diademi, una raggiata filissima di diamanti rettangolari. Al collo aveva una collana di tre file di diamanti, e al polso destro, sul lungo guanto bianco che arrivava a metà del braccio, un cerchio di platino e brillanti. Sorrideva appena, quando si è affacciata al palco presidenziale del Teatro dell'Opera insieme con il Capo dello Stato italiano.

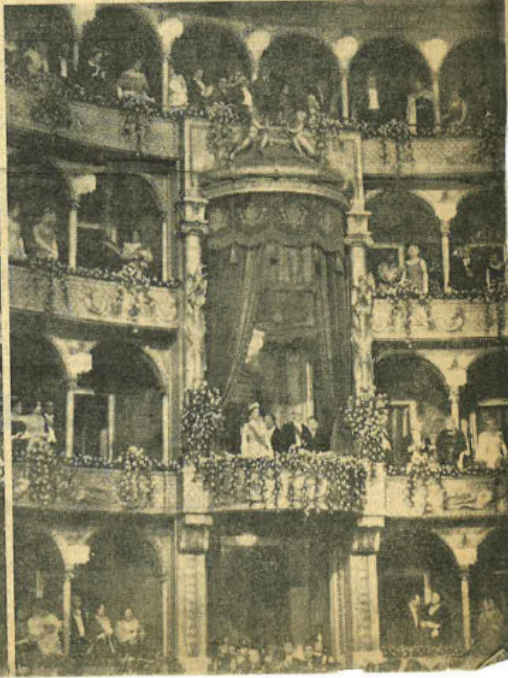
Si erano accese tutte le luci dei lampadari, i riflettori erano puntati su di lei. Dai quattro ordini di palchi decorati con ventiduemila garofani rosso a festoni e a grappoli, e dalla platea, si diffondevano i profumi delle signore e i riflessi dei gioielli. Elisabetta sembrava quasi attonita, e invece era soltanto la Regina che graziosamente, e un poco anche commossa, attendeva la fine degli applausi con i quali è stata salutata, prima e dopo l'esecuzione degli inni nazionali, dai duemila invitati dell'on. Amintore Fanfani per la serata di gala in suo onore. È stata forse la prima volta nella storia della nostra giovane Repubblica che il mondo dell'aristocrazia romana è stato portato a contatto con il Presidente della Repubblica, con il Governo e con i rappresentanti dei lavoratori in un'occasione festosa. E per la prima volta forse, questa aristocrazia romana che si era man-

teneva in disparte, e che era stata mantenuta in disparte per molti anni, ha applaudito calorosamente con la Regina d'Inghilterra, anche Giovanni Gronchi.

Il merito dell'innocazione di carattere interclassista, è del Presidente del Consiglio, e si è rivelata un successo. La Regina d'Inghilterra non aveva sotto di sé un parlere di re, come indubbiamente si meriterebbe, ma aveva un esempio di quello che l'Italia può ancora dare, dai principi delle casate più illustri d'Europa alle principesse più belle e più eleganti, dagli uomini della finanza a quelli che rappresentavano le classi dei lavoratori, dagli artisti agli scienziati, in un'armonia senza precedenti.

### Gornice d'eccezione

Tutt'intorno, nei palchi di sinistra, senza alcuna intenzione politica, i membri del Governo e gli uomini politici; nei palchi di destra, il Corpo diplomatico, e su, in galleria, coloro che per un ovvio motivo di forza maggiore, non avevano potuto ricevere posti migliori. Il Presidente del Senato, certamente non per campanilismo, ha osservato che l'Opera tersera, per la prima volta, ha offerto dalla parte del pubblico uno spettacolo degno della Scala. Aveva ragione, perché nessuno ricorda di aver mai visto riunite in quel teatro, fra i gentiluomini in marsina e decorazioni, tante dame che sfoggiavano gioielli superbi, mantelline di abellino, abiti delle più famose sartorie, e un grande desiderio di rendere omaggio all'ospite illustre.





sorriso mostrando tutti i denti e sbattendo fieramente le palpebre, e dono essersi rivolta al Presidente Gronchi, si è seduta. Non pensiamo di essere irrispettando verso gli altri personaggi presenti, se affermiamo che per un momento è sembrato quasi che fosse solo lei che sullo sfondo dei damaschi rossi e degli ori, fra la luce e l'ombra, quel viso dalla pelle chiara e trasparente, quegli occhi azzurri, quel vestito, si stagliavano come una apparizione viva in un quadro di fiori, come in una fiaba. Alla destra della Regina c'era il Principe Filippo, alla sinistra, il Presidente Gronchi e la signora Gronchi; dietro, il Presidente del Consiglio, fra la signora Fanfani e la signora Cicocetti e il Sindaco di Roma; più dietro ancora, in terza fila, il Maresciallo Alexander, Lady Leicester, il Prefetto Moccia con la signora Moccia, l'Ambasciatore Cristoforo Fracassi e il Generale Remondino. Il palco presidenziale, per evitare affollamenti, era stato idealmente colato a sinistra e a destra: da un lato ospitava il senatore Einaudi fra Lady Home e l'on. Segni, e la signora Einaudi, l'on. Leone e la signora Merzagora; dietro, erano il Contrammiraglio Carter, la signora

A sinistra, l'arrivo di Elisabetta II al Teatro dell'Opera per la serata di gala offerta dal Presidente del Consiglio on. Fanfani, accanto alla Regina nella foto; a destra, una suggestiva veduta del teatro; nel palco presidenziale, in primo piano Elisabetta e il Capo dello Stato

Smith, Sir Michael Adeane, la Marchesa Fracassi di Torre Roazzo, l'Ambasciatore Zoppi. Dall'altro lato, alla destra del Principe Filippo, il palco presidenziale aveva accolto la signora Leone e la signora Segni, il senatore Merzagora e Lord Home, l'Ambasciatore Clarke e il Ministro Cippico. La missione del teatro in tutto il suo fulgore è durata poco. Si sono spente le luci, e si è alzato il sipario sul secondo atto del « Falstaff ». Nell'intervallo seguente, la Regina e il Presidente Gronchi con tutte le personalità del loro entourage immediato, sono passati nel foyer presidenziale, dove nel frattempo erano stati sistemati con sorprendente rapidità e precisione, due lunghi buffet illuminati a lume di candela. I coltazzieri che prestavano servizio d'onore, sorvegliavano le porte sbarrate: pochi privilegiati sono stati ammessi alla presenza della Regina. La signora Gronchi ed il Presidente le hanno presentato la figlia Maria Cecilia, che portava un abito corto di pie-

so color canarino e che, dopo aver stretto la mano alla Regina, si è subito tratta da parte, forse per timidezza, ma anche con molta semplicità e discrezione. Elisabetta si è intrattenuta un poco con la signora Fanfani, con l'Infanta di Spagna Principessa Tolonia, con alcune dame della aristocrazia britannica e con la Principessa Milagros Colonna. Poi nel fondo, sono apparsi, nei loro costumi, gli interpreti dell'opera, accompagnati dal Maestro Direttore Oliviero De Fabritiis. Il Presidente Gronchi, che sembrava di ottimo umore, la signora Gronchi, che rideva lieta, e l'on. Fanfani, si sono subito adoperati per invitare gli artisti ad avanzare, e la stessa Regina è andata loro incontro. C'erano Tito Gobbi e Rolando Panerai, Alfredo Kraus e Sergio Tedesco, Renato Brucoli e Plinio Clabassi, Rossana Carteri e Renata Cortesi, Felice Barbieri e Anna Maria Canali: il contrasto fra quelle acconciature della moda media inglese, le parrucche, le vistose acconciature di trucco, e

la soavità della Regina, non faceva che mettere in risalto la naturalezza del tratto di Elisabetta II. L'incontro è stato cordialissimo, accompagnato da frequentissimi risate. La Regina si è complimentata vivamente e ripetutamente con tutti gli interpreti dell'opera tratta dalle « Azzurre comari di Windsor » di Shakespeare, e che Verdi ha voluto far eseguire per la prima volta sassanese in tutti i teatri, al Teatro dell'Opera, alla presenza di Re Umberto, della Regina Margherita e del Principe di Napoli. Elisabetta II ha ammirato particolarmente l'ensemble nato dal basso Plinio Clabassi, dicendo che non aveva mai visto un naso così bello, e il Principe Filippo ha voluto assicurarsi che fosse falso. Si è contentato della parola, non ha tentato di toccarlo. Poi Elisabetta si è intrattenuta a lungo con Tito Gobbi: hanno parlato del pittore Annunzio, autore del celebre quadro della Regina e amico di Gobbi, e la Regina si è interessata delle recite che il baritone ha dato e darà prossimamente a Londra, discusso di teatro e di musica, e rinnovando i suoi complimenti. Sorrideva spesso, rideva, e ringraziava, e sembrava felice. Per due volte le luci si sono spente fuocemente, per due volte è suonato il campanello di richiamo. La Regina, che aveva preteso la conversazione con la Infanta di Spagna, si è unita alla signora Gronchi e alla signora Fanfani per tornare nel palco insieme con il Capo dello Stato italiano e con il Duca di Edimburgo. Al di là della porta sempre sbarrata al pubblico, abbandonando lentamente e di mala voglia il nuovo ridotto, un poco deluso di non aver potuto vedere la Regina da vicino. In compenso, le dame erano state ancor più ammirate dei cavalieri e avevano avuto più agio per parlochiare e per criticarsi fra loro.

de solitaria da un cielo azzurro. È vero che il brindisi del Capo dello Stato italiano era stato più ampio e più caloroso e più incisivo di quello della Regina, ma le regole della Corte sono diverse da quelle della nostra Presidenza della Repubblica. Secondo una tradizione in vigore sin da tempo del Congresso di Vienna, i Capì di Stato solitamente mostrarsi; in anticipo i testi degli indirizzi che leggeranno alla Regina, ma mentre il Presidente Gronchi scrive da sé i suoi discorsi, ed ama rivederli, e correggerli, e cambiarli fin quasi all'ultimo momento, per la Regina d'Inghilterra è diverso. Elisabetta II pronuncia i discorsi che le vengono preparati dal Governo, e mutare un testo, sia pure sottile, l'impressione di un'accoglienza entusiastica, è qualcosa come un affare di Stato. L'altra sera, quindi, la Regina ha pronunciato il discorso che era stato predisposto fin da parecchie settimane fa, e ha cercato di supplire alla misura un poco austera delle parole scritte, dando alla sua una intonazione sinceramente emozionata quando si è richiamata al lavoro degli italiani di oggi.

Spontanea amicizia

È stato un incontro particolarmente cordiale, che ha messo in evidenza una calda e spontanea amicizia nata a Londra nel maggio del 1958, fra quattro persone così diverse per temperamento e pronunzio: il Presidente del Consiglio italiano, il Duca di Edimburgo, la Regina e il Principe Filippo. Per un comune senso di semplice umanità. Se qualche ombra di invidia era sorta la sera precedente al termine del pranzo offerto dal Presidente Gronchi in onore della Sovrana, poteva ben dirsi che ieri mattina era scomparsa senza lasciare traccia, come una nu-

Gazzetta del Popolo - 22 GEN 1961



...i nieri noteri

Storia di un fucile

Così come buoni amici, come veri amici, il Presidente Gronchi e la consorte, la Regina e il Duca, si sono isolati per un quarto d'ora e si sono detti molte cose senza i ritorni del protocollo. Giovanni Gronchi e la signora Carla hanno offerto agli illustri ospiti un orologio del XVII secolo, della scuola di Michel Mercanti, un celebre maestro orologiaio romano fornitore di Papi e di cardinali. È un oggetto raro, con opere di cesello in bronzo e destinate probabilmente a ornare un camino di Buckingham Palace. Alla Regina hanno donato una trossa con le cifre E. R. (Elisabetta Regina) e coronata in brillanti, opera di Bulgari. Elisabetta II e il Duca Filippo hanno offerto un quadro dell'Ottocento di G. Webster, che raffigura la nave « Cuasar » nel mare in tempesta al largo di Palermo, una scatola da tè d'argento dell'epoca di Giorgio III, che è fra le più famose per le sue arcaiche e un fucile da caccia. Oggi, a Castelporziano, daranno un paio di gemelli d'oro con le cifre reali a Mario Gronchi, e un bracciale d'oro, anche con le cifre reali, a Maria Cecilia Gronchi.

particolare cortesia, e che gli avrebbe fatto piacere di ricevere un fucile da caccia da dare a suo figlio. Gli inglesi si mostrarono subito molto imbarazzati, spisarono che non si regalava mai un solo fucile, se ne danno sempre due, identici, per consentire il caricamento di un'arma, mentre il cacciatore spara con l'altra, e due fucili, come dire? bene, insomma, due fucili di gran marca costano molto cari. Da parte italiana è stato detto: Non ne parliamo più. Gli inglesi invece, ne hanno riparlato in occasione di un'altra riunione mista, e hanno precisato che il dono di un fucile poteva destare nuove polemiche a Londra, dove le partite di caccia del Principe Filippo in India erano state sgarbatamente commentate. E gli italiani hanno ripetuto: Non ne parliamo più. Non ne hanno più riparlato, ma il Duca di Edimburgo è arrivato con un magnifico fucile destinato al figlio del Presidente Gronchi. La giornata della Regina dura quanto inteso, ufficialmente, alle dieci, quando, accompagnata dal Duca di Edimburgo e dal Ministro del

TEMPO - Roma 14 MAR 1961

STAMPA SERA

4 MAG. 1961

Pubblicità: AVVISI COMM. L. 300 ogni mm. quadrato - colonna (num. 400) posiz. o dato prestab. ann. 30 % - P. 1000  
Copie arretrate: prezzo doppio - vendita estero ed. lunedì (spediz. aerea per i Paesi contrass. con asterisco): Argentina pes. 100  
\*Grecia dr. 3,5; \*Inghilterra d. 8; \*Iran ris. 16; Jugoslavia din. 30; \*Libano p. l. 30; \*Libia pts 8; \*Malta d. 6; \*Norvegia kr. 0,80; \*Oland

# Elisabetta e Filippo ospiti di Gronchi nella tenuta di Castelporziano

In mattinata i reali inglesi si erano incontrati a Palazzo Barberini con le collettività del Commonwealth residenti a Roma - Il galà di ieri al Teatro dell'Opera - Una visita della Sovrana a Lord Osborne



La regina Elisabetta e il Presidente della Repubblica ieri a Villa Madama, sulle pendici di Monte Mario, per la colazione offerta dal Presidente del Consiglio, on. Fanfani (Telefoto a «Stampa Sera»)

Dal nostro corrispondente

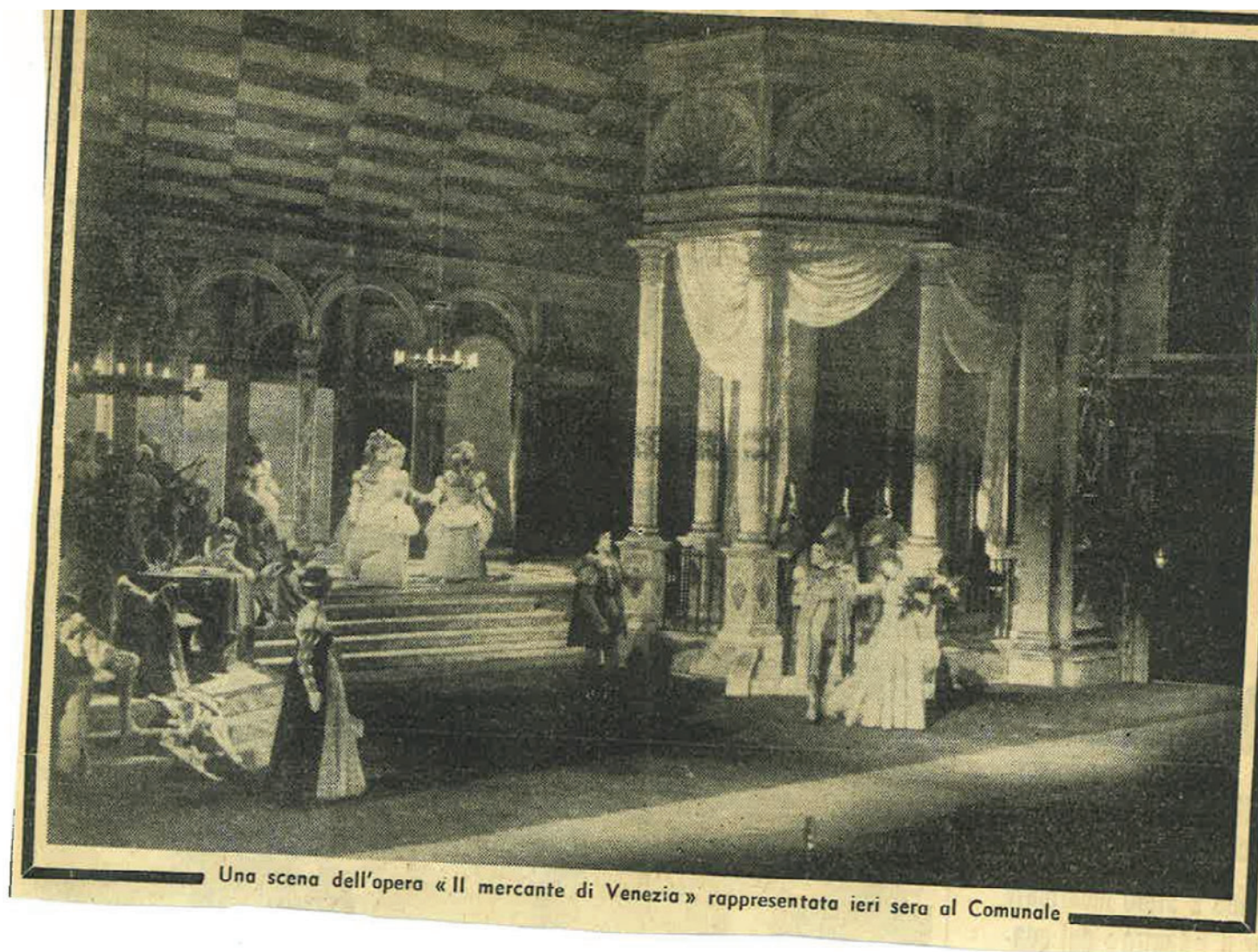
Roma, giovedì sera. La regina Elisabetta ieri sera è rientrata tardi al Quirinale. Era passata da qualche minuto la mezzanotte e la giornata, culminata con il fiabesco «galà» al Teatro dell'Opera, era stata particolarmente densa di impegni. Il programma di stamani le ha tuttavia permesso di dormire un po' più a lungo, per ritrarsi dalle fatiche del giorno scorso.

Nel gran mondo romano si intrecciano intanto, stamani, i commenti per la eccezionale serata di gala all'Opera. Elisabetta II iersera era vestita di azzurro chiaro, color acquamarina. L'abito era di tulle ricamato, con rose di perline di un azzurro ancora più pallido. La Regina portava sul capo uno dei suoi più bei diademi: una raggiera fittissima di diamanti rettangolari. Al collo aveva una collana di tre file di diamanti, e al polso da

do, sono apparsi, nei loro costumi, gli interpreti dell'opera. Il presidente Gronchi, che sembrava di ottimo umore, si signora Gronchi, che rideva lieta, e l'on. Fanfani, si sono subito adoperati per invitare gli artisti ad avanzare, ma è stata la stessa Regina ad andare loro incontro. C'erano Tito Gobbi e Rolando Panerai, Alfredo Kraus e Sergio

Tedesco, Renato Ercolani e Plinio Clabassi, Rosanna Carteri e Renata Scotti, Fedora Barbieri e Anna Maria Canali. L'incontro è stato cordialissimo, accompagnato da frequenti risate. Alla fine Elisabetta si è complimentata vivamente e ripetutamente con tutti gli interpreti dell'opera.

Gianfranco Franci





L'opera di Castelnuovo Tedesco venne eseguita per la prima volta e registrata per la radio al Maggio Musicale Fiorentino di quest'anno. Da sinistra il bozzettista Attilio Colonnello, Aurelio Oppicelli (Bassanio) e Rosanna Carteri (Porzia)

MUSICA

# Il mercante di Venezia è sbarcato quietamente sull'Arno

EUGENIO GARA

FIRENZE, maggio

**A**L MAGGIO FIORENTINO, nel rinnovato teatro Comunale, prima rappresentazione del *Mercante di Venezia* di Mario Castelnuovo-Tedesco, opera vincitrice del Premio Campari 1958 al concorso bandito dal Circolo della Stampa di Milano (giudici: Pizzetti, Labroca, Gavazzoni, Montale, Jacques Ibert e Gottfried von Einem, chiamati a decidere sul merito dei 64 lavori presentati). Liete, se non proprio entusiastiche, accoglienze del pubblico.

In nessun altro dei suoi dram-

femminile che invita il creditore a esercitare il suo diritto, badando però a non varcare i limiti precisi del contratto. In altre parole: si prenda pure subito, davanti al Doge e al Consiglio dei Dieci, la libbra di carne stabilita, ma si guardi bene dal versare una sola goccia di sangue, non essendo il sangue menzionato nella carta sottoscritta dai due contraenti.

Ma veniamo all'opera. In una « confessione » apparsa nel programma del Maggio, il Castelnuovo-Tedesco, che negli anni dell'altro dopoguerra fu considerato tra i nostri più vivi musicisti d'avanguardia, ha spiegato la sua attuale posizione di fronte al dibattuto problema del linguaggio operistico. Par-

quale ha anche curato personalmente la traduzione. Il primo e il terzo atto si svolgono a Venezia. Il secondo invece a Belmonte, nella villa in terraferma dove il Principe del Marocco, il Principe d'Aragona e il giovane Bassanio si contendono il cuore dell'incantevole Porzia.

In verità questo quadro di colore elisabettiano, quasi un intermezzo madrigalesco e coreografico, affidato a uno strumentale dalle trasparenze e scruziate gentili ma anche algide, resta, per il suo stesso carattere sostanzialmente esornativo, alquanto distaccato dal rimanente del dramma. Nel primo atto, invece, i due temi più significativi dell'opera, quello di Shylock e quello dei mercanti, entrambi già preannunciati dall'ouverture, ne definiscono il carattere essenziale. La figura di Shylock è qui vigorosamente tratteggiata, con rapidi passaggi dall'untuosa ironia al furore mal represso, con guizzi mordenti tra la finta sommissione e la fiducia spavalda nella forza disgregatrice dell'oro. Il tutto culminante nell'invettiva « Forse un cane ha denaro? È possibile / che un cane presti dei ducati? ». Mentre poi la tinta caratteristica dell'opera, come dire la sua ondulante venezianità, trova nella barcarola che precede la fuga degli amanti e nell'irrompere giocondo delle maschere, transizioni sonore delicate e pittoresche.

Il terzo atto è diviso in tre quadri, di cui il secondo, quello del tribunale, è senz'altro il più serrato, con strutture ingegnosamente contrapposte e con gagliarde accensioni, specie nell'aspro dibattito tra Shylock e Porzia. L'epilogo, invece, concepito come un festoso, lirico arcobaleno dopo una così prolungata tensione, è decisamente troppo insistito e finisce per raffreddare ogni cosa.

Nell'insieme l'opera è civilmente ideata e scritta da un artista che sa il fatto suo. Così, a una prima audizione, non oseremmo affermare che vi abbondino i supremi colpi d'ala, i segni sicuri di una inconfondibile personalità. (E quando mai accade, questo, ai nostri giorni?). Ma con qualche opportuna sfrondataura, l'onesto *Mercante di Venezia* dovrebbe percorrere onorevolmente il suo cammino.

Il Maggio lo ha inscenato assai bene, affidandosi alla sicura esperienza, sempre così avvivata da giovanile entusiasmo, del maestro Franco Capuana. Il quale ha trovato nella signora Walmann la regista che ci voleva, come s'è veduto soprattutto nel bellissimo « Veronese in azione » dell'ultimo atto. Mentre poi, dal canto loro, lo scenografo Colonnello con i suoi suggestivi quadri lagunari, e la coreografa Nives Poli con una rutilante danza barbara e una leggiadra sarabanda hanno contribuito sensibilmente all'animazione dello spettacolo. Tra gli interpreti è emerso l'intelligentissimo baritono Capecchi, dalla dizione affilata e mordente: uno Shylock un po' sciallapineggiante, è vero, ma di forte, sicuro rilievo. Più grazia fragrante, forse, che risolutezza di leguleia astuta nella Porzia di Rosanna Carteri. La tristezza congenita di Antonio, il mercante in pericolo, è stata espressa con giusti accenti dal baritono Puglisi. Intorno a costoro, il t...



Renato Capecchi e Rosanna Carteri, Shylock e Porzia del « Mercante di Venezia », di Mario Castelnuovo-Tedesco. Castelnuovo-Tedesco ha sessantasei anni e fa l'industriale.

mi Shakespeare ha manifestato il suo profondo amore per la musica come nel *Mercante di Venezia*. All'ultimo atto ha addirittura messo in bocca a Lorenzo, l'innamorato di Jessica, tre versi terribilmente ammonitori: « The man that hath no music in himself, / Nor ist not moved with concord of sweet sounds, / Is fit for treasons, stratagems and spolis ». Dove l'uomo che non ha musica in se stesso o che non è commosso dall'armonia del suono è indicato come capace di tradimenti, d'insidie e di ruberie: un tipo, insomma, di cui non bisogna assolutamente fidarsi.

Con una premessa siffatta, potrebbe sembrare naturale che molti compositori avessero mostrato interesse per un tema così. Viceversa, a metterlo in musica finora era stato soltanto un altro fiorentino, Ciro Pinsuti, più noto come autore di romanze da camera, tra cui un *Libro santo* che fu abbastanza popolare nell'Ottocento. L'opera del Pinsuti, d'altronde, andò in scena a Bologna nel 1873 e scomparve subito dalla circolazione. Mentre oggi, a pensarci, non esiste soggetto scespiriano che sia più attuale di questo: vuoi per i tragici riflessi del processo Eichmann, vuoi perché l'epilogo del *Mercante di Venezia* precede, tecnicamente,

lando di questo *Mercante di Venezia*, egli scrive: « Quanto al carattere generale della musica e al suo stile, posso solo dire che io "scrivo la musica come sento" (se pure diversamente a seconda degli argomenti che tratto e dei poeti che mi accingo a musicare: così coloro che sono familiari colle mie *Canzoni* ed *Ouvertures Shakespeariane* ritroveranno probabilmente, nell'opera, atteggiamenti già noti). Naturalmente io cerco di far uso delle risorse della "tecnica moderna"; ma non ho "teorie" da dimostrare! e, soprattutto, sono completamente indifferente alle "mode"! D'altra parte era naturale che, accingendomi alla mia opera di maggior impegno, io guardassi anche all'esempio di "coloro che la sanno più lunga di me". Ho imparato molto, per quanto riguarda la scioltezza, rapidità ed efficacia della declamazione dal mio maestro Pizzetti; ma poiché la mia opera è soprattutto "opera di canto", ho guardato, più ancora, a Verdi e (perché no?) a Puccini e, per quanto riguarda la parte di Shylock, a *Boris* ».

Un modo leale di giocare a carte scoperte, questo del Castelnuovo-Tedesco. Cui bisogna riconoscere un altro merito: quello di avere esattamente inteso, lui israelita e vissuto a lungo in America per motivi

SORRIERE LOMBARDO - Milano

25 MAG. 1961

STASERA A FIRENZE PRIMA MONDIALE

## Shakespeare in musica

«Il mercante di Venezia», di Castelnuovo Tedesco vinse nel 1959 il Premio CAMPARI per l'opera lirica



Firenze, 25 maggio  
Al teatro Comunale di Firenze andrà in scena, questa sera, in prima rappresentazione assoluta, l'opera in tre atti «Il mercante di Venezia» di Mario Castelnuovo Tedesco, vincitore del Premio Campari 1959.

La nuova opera si presenta come la sintesi delle esperienze shakespeariane di Castelnuovo Tedesco, che ha dedicato al grande drammaturgo inglese gran parte della propria attività di compositore, avendo musicato tutte le canzoni contenute nei drammi di Shakespeare, 28 sonetti e undici «ouvertures» intitolate ad altrettante tragedie.

«Il mercante di Venezia» di Mario Castelnuovo Tedesco sarà diretto da Franco Capuana ed avrà come interpreti principali Rosanna Carteri nella parte di Porzia, Renato Capecchi in quella di Shylock, Jolanda Meneguzzi (Jessica), Aurelio Oppicelli (Bassanio), Giuseppe Baratti (Lorenzo) e Rino Puglisi (Antonio).

La scenografia sarà di Attilio Colonnello e la coreografia di Nives Poli.

Nella foto: Rosanna Carteri, l'autore, la regista Wallman e lo scenografo Attilio Colonnello. La coreografia dello spettacolo è di Nives Poli.

# FESTIVAL de Strasbourg

## Le récital donné lundi par Mme ROSANNA CARTERI lui a valu un triomphal succès

OUI, bien sûr ; le thème de ce festival tourne, a-t-il, autour de la musique allemande. Or, une cantatrice italienne vient de donner un récital où les noms de Verdi, de Puccini et de Mascagni voisinaient avec ceux de Rossini et de Boïto. Chacun devrait savoir que depuis des années, le festival de Strasbourg n'entend nullement se soucier des alliances ou des dissociations.

Ceci étant admis, je m'empresse de vous présenter Rosanna Carteri. Imaginez une femme ravissante, dans l'éclat de la jeunesse, douée d'une voix radieuse qui n'offense ni le style, ni la justesse ; une voix splendide qui chante sans effort, qui se joue de toutes les difficultés, une voix captivante dont chaque note s'épanouit comme un bouton de rose.

Prima donna, Rosanna Carteri l'est dans toute l'acceptation du terme. Elle nous a chanté l'air de Mimi, la prière de la Tosca, une page des Vêpres siciliennes, la chanson du saule et l'Ave Maria d'Othello de Verdi. Ce fut un enchantement. Par moments, ce fut même une leçon de chant.

Rosanna Carteri nous a montré comment elle attaquait le son, le remplissant de lumière et de chaleur ; lorsqu'il atteint son apogée, elle le reprend, le file, dans un murmure, proche du silence. L'oreille subjuguée suit la voix, dans cette spirale, cette gymnastique qui produit un effet saisissant. On peut affirmer que tout ce qu'elle a chanté portait la marque d'une maîtrise, d'une intelligence et d'un goût parfaits.

Que dire de plus, sinon que l'artiste a lancé des étincelles et qu'elle a dé-

clenché pendant tout le cours de la soirée un enthousiasme éperdu. Elle a été ovationnée, bissée...

M. Adam, au pupitre de l'orchestre municipal, était dans son élément puisqu'aussi bien cette musique, les « ouvertures » y comprises, constitue le pain quotidien du chef et de ses hommes.

Un dernier mot pour déplorer le peu d'empressement du public. Les organisateurs ont pourtant fait ce qu'ils pou-

vaient pour l'amener au concert, sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Mais Rosanna Carteri n'a rien de commun — et c'est heureux pour elle — avec cette consœur que ses caprices et l'ineptie de certains magazines ont rendu célèbre, dans le monde entier.

Rosanna Carteri a quitté l'estrade du Palais des Fêtes avec le sentiment, que dis-je, la certitude d'avoir conquis Strasbourg et son festival.

ZED.

Les plus beaux airs d'opéras  
chantés par

**ROSANNA CARTERI**

se trouvent enregistrés  
chez votre grand disquaire

**VOGELWEITH**

Grandes-Arcades  
STRASBOURG



### «Le couronnement de ma vie»

A l'occasion de la présence à Strasbourg des parlementaires africains et européens, le Réarmement moral organise une projection spéciale et unique du film «Le couronnement de ma vie», dont le succès à New York, à Helsinki, au Cap, à Londres, à Washington, à Rangoon, à Genève, à Rome, à Oslo, à Amsterdam, à Lucerne, à Hollywood et dans de nombreuses villes ne s'est jamais démenti.

La soirée qui aura lieu demain, jeudi 22 juin à 21 heures, au Cinéma Broglie, sera introduite par Manasseh Moerane qui vient d'exercer pendant des mois une action idéologique en Afrique, notamment au Congo. Au Libéria il a été prié par le président Tubman de présenter le film aux délégués de la conférence des Etats indépendants d'Afrique.

La soirée de jeudi sera rehaussée par la présence d'une cantatrice de réputation mondiale Muriel Smith dont la présence à Strasbourg, en plus de l'apport artistique qu'elle constitue, est également un symbole.



Quelques instants avant son récital, Rosanna Carteri n'échappe pas au photographe qui la guette. Elle se prête aux exigences de l'actualité, avec un simplicité non feinte. (PHOTO D.N.A.)

UNE SALLE ENTHOUSIASTE

a acclamé une des plus grandes cantatrices de notre époque

**ROSANNA CARTERI**

qui a enregistré les airs

« Othello » de Verdi - « Iris » de Mascagni  
« Carmen » de Bizet - « Les Pêcheurs de Perles » de Bizet

« Faust » de Gounod

Col. FCX 770

« Glibria » de Paulenc

mono et stéréo - FCX 182 et SAXF 193  
disponible chez

LE PREMIER DISQUAIRE DE STRASBOURG

**S. WOLF**

24, rue de la Mésange

LA NAZIONE<sup>1</sup> 6 agosto 1961

## STAGIONE LIRICA ESTIVA

La pucciniana « Bohème »  
al teatro Comunale

E' andata in scena ieri sera, al teatro Comunale, per la stagione lirica estiva, come terza opera del cartellone, « La Bohème », la più rappresentata e applaudita opera di Puccini.

Opera di grande « verità » e naturalezza, priva di effetti teatrali, cari al melodramma dell'Ottocento, ha riscosso sempre successo incontrastato, fin dal lontano giorno in cui, per primo, la diresse Toscanini. Composta dopo la « Manon Lescaut », la « Bohème » è così la seconda grande opera pucciniana, la seconda di quella evoluzione che porterà il musicista lucchese al linguaggio « europeo » di « Turandot », grazie al suo aperto interessamento per la musica contemporanea, di cui, non si può negare, subì qualche influsso. Ma il fatto di essere la seconda opera di questa evoluzione non ne abbassa il livello artistico: Puccini ha qui una visione del mondo più limitata rispetto ad altre sue opere, ma quanta grandezza in questi limiti! Non è neanche il caso di parlare di limiti. Vissuta dall'autore più di altri suoi lavori teatrali, anche migliori, è forse per questo preferita dai pubblici, che da varie generazioni si commuovono ai tristi casi della bella Mimì.

E il successo si è ripetuto, sincero e rumoroso, anche ieri, grazie anche alla buona edizione di questa stagione. Bruno Bartoletti ha concertato e diretto l'opera con impegno e con gusto, sebbene qua e là un andamento ritmico più mosso e deciso avrebbe impedito l'affiosarsi di certe melodie già un po' languide di per sé. Un duetto d'eccezione impersonava i due protagonisti, in una fusione e in un « colore » vocale veramente pucciniani: Rosanna Carteri e Daniele Barioni (Rodolfo), che sono stati più volte applauditi anche a scena aperta. Indovinato il terzetto degli amici, con Aurelio Oppicelli (Marcello), Ferruccio Mazzoli (Colline) e Giorgio Giorgetti (Schaunard); spiritosa sia come intonazione vocale che scenicamente è stata Silvana Zanoli (Musetta). Franco Calabrese, Gino Sarri e Mario Frosini hanno sostenuto le parti secondarie con perizia e disinvoltura. Il coro ha retto la difficile parte sotto la guida di Andrea Morosini. Beppe Menegatti ha curato con esperienza e buon gusto la complicata regia dell'opera.

A tutti è andato il caloroso applauso del numerosissimo pubblico. L'opera avrà la seconda rappresentazione il 19 agosto.



# VICHY-GAZETTE

La nouvelle Callas que Gilbert Bécaud a choisie pour créer son premier opéra : « L'Opéra d'Aran », à la Scala de Milan, c'est Rossana Carteri qui chante, ce soir, « La Traviata », au Grand Casino ☆ Victime du Concours d'élégance en automobile, Guy des Cars, l'écrivain aux 40 millions de lecteurs, a dû raconter en petit comité, au Centre culturel Valery-Larbaud, comment on fabriquait un « best seller » ☆ Mais il a eu deux énormes compensations : Jean Tissier lui a appris qu'il ne laissait jamais saisir ses livres et Léon Zitronne qu'il les volait dans les bibliothèques de gare.

DEPUIS huit jours les journaux annoncent plus ou moins d'elle: la nouvelle Callas. C'est à la suite du gala du siècle qu'elle a donné, lundi dernier, à Deauville, et au cours duquel elle a chanté l'air des « Vêpres siciliennes » devant le public le plus snob et le plus cher du monde (il avait payé 12.000 anciens francs, champagne et service de 25 % non compris le droit de l'entendre) que Rossana Carteri a été sacrée première cantatrice in the world. Et encore parce qu'il n'y a rien avant ! Sinon, ça lui revenait d'office.

Rossana Carteri est arrivée jeudi après-midi, dans la reine des villes d'eaux, accompagnée de son mari, Franco Grosoli, un jeune industriel de Padoue. Elle a paru particulièrement radieuse à ceux qui ont eu le privilège de l'approcher. La cantatrice, certes, est très heureuse de chanter, ce soir, au Grand Casino, « La Traviata », avec les artistes de la Scala de Milan, sous la direction de G.F. Rivoli. Mais ce qui lui réjouit encore davantage les cordes vocales c'est la proposition que lui a faite, juste avant qu'elle quitte Deauville pour Vichy, un compositeur français qui jusqu'alors a surtout fait carrière dans la chansonnette : Gilbert Bécaud, alias « Monsieur 100.000 voix ».

Cette proposition est tellement honnête et tellement tentante à la fois que le signor Grosoli, qui en fut le témoin, n'a pas pu en prendre ombre, et que le signor Grosoli, à qui elle s'adressait, a été à deux doigts de l'accepter tout de suite. Finalement, Rossana a demandé à « Monsieur 100.000 voix » de lui accorder un mois de réflexion. C'est seulement le 1<sup>er</sup> octobre que la nouvelle Callas dira si elle consent à créer, au mois de janvier prochain, « L'Opéra d'Aran », de Gilbert Bécaud, à la Scala de Milan. Mais on assure dans les milieux que l'on peut qualifier de bien informés, que Gilbert Bécaud a d'ores et déjà gagné la partie : ce ne serait plus qu'une question de signature à apposer au bas d'un contrat. Petite formalité à laquelle rien ne s'oppose. Même pas le signor Grosoli. Alors ?

Le signor Grosoli aurait manifesté la moindre réticence à l'endroit de « L'Opéra d'Aran », sa cantatrice d'épouse n'aurait, d'ailleurs pas hésité une seconde: elle aurait envoyé notre compositeur sur les roses, gentiment mais fermement. Car chez elle la cantatrice ne prend jamais le pas sur l'épouse. Rossana Carteri, un cœur avant d'avoir une voix.

Le fait qu'elle soit née à Vérone le 14 décembre 1930 (Rossana est encore à un âge où les journalistes ne risquent pas de représenter en révélant sa date de naissance) et est peut-être pour quelque chose. Vérone, vous savez, la ville de Roméo et Juliette... Les premiers contacts de Rossana Carteri avec le bel canto se situent aux environs de 1945. Rossana a donc à peine 15 ans. Elle donne ses concerts appréciés avec des partenaires qui ne le sont pas moins: Aureliano Pertile, Antonino Realì, Nicolas Rossi Lemeni, rien que des noms qui chantent. On l'applaudit. Elle prend goût à ces applaudissements. Pour en cueillir d'autres, beaucoup d'autres, elle travaille sa voix avec des professeurs chevronnés dont les noms ne vous diraient rien.

Et puis, un jour, à 19 ans, elle reprend le rôle d'Elisa, dans « Lohengrin », aux Thermes de Caracalla, à Rome. Juste après Renata Tebaldi, plus familièrement appelée la Tebaldi par les mélomanes du monde entier. Son



Rossana Carteri, la nouvelle Callas, attend avec sérénité le verdict du public vichyssois. Elle sait qu'elle ne le décevra pas.

succès franchit les frontières et arrive aux oreilles des Espagnols qui la réclament pour la vingtième quinzaine musicale de San Sebastian. Rossana ne fait ni une ni deux, elle y va. Et à qui succède-t-elle encore dans le rôle d'Elisa de « Lohengrin » ? A la Tebaldi ! Cela deviendrait vite une habitude si Rossana de Vérone n'y prenait pas garde. Mais elle y prend garde, comme la tour (pas celle de Pise, bien que nous soyons en Italie). A partir de cette date, elle refuse de pousser le contre-tour après la Tebaldi. A 20 ans elle chante « La bonne fille » de Puccini, à la Scala de Milan, dans ce Renata l'ait précédée dans ce rôle.

Mais c'est un télégramme signé Toscanini qui est à l'origine de la formidable carrière de la future deuxième Callas. Il est arrivé, en septembre 1951, à Padoue, où Rossana passait des vacances familiales entre papa et maman. Le télégramme portait ces mots (en italien): « Veux vous entendre à la Scala, Toscanini. » Carteri vint, Toscanini vint.

Vous avez déjà entendu parler de coup de foudre ? C'est exactement ce qui s'est produit entre la cantatrice et le grand maître. Toscanini ne cacha pas son admiration à Rossana (toujours en italien): « Tel, ma petite, je te prédis une magnifique carrière de cantatrice ! Et je me trompe rarement. » Cette fois non plus, Toscanini ne s'est pas mis la baguette dans l'œil. Rossana Carteri lui a donné raison en moins de dix ans. Elle est aujourd'hui aussi célèbre que la Callas et la Tebaldi dans son Italie natale, et demain, en France, on se battra pour aller l'entendre. Les hôtes de la reine des villes d'eaux ont la chance de pouvoir s'offrir ce luxe, ce soir, sans risquer de recevoir un coup de poing dans la figure: ils auraient tort de ne pas en profiter.

LES bons comptes, dit-on, font les bons amis. Le comte Guy des Cars, authentique descendant d'une vieille famille limousine, lui, fait des bons romans. Et il en fait beaucoup. Le dernier en date: « Le grand monde », porte le numéro 21 dans sa production littéraire. Il est sorti en librairie il y a à peine trois semaines et il a déjà atteint l'impressionnant tirage de 85.000 exemplaires. Mais

## VICHY-FLASHES

« Il » teckel à poil dur de 18 mois, a assisté, vendredi soir, à la première du nouveau spectacle des chansonnières.

Ne voulant pas le laisser seul à l'hôtel, ses maîtres des caristes du Midi, avaient sollicité de Fernand Dally l'autorisation de le laisser entrer avec eux dans la salle.

Fernand Dally, dont l'ampour pour les bêtes est légendaire, a, bien entendu, accepté sous réserve qu'« Il » ne se laisserait pas aller à des aboiements de nature à troubler le spectacle. « Il » a été d'une telle sagesse que Fernand Dally l'a invité pour la première de « La Boîte à Sel », vendredi.

x x x

Céori Boué, qui a chanté hier soir « l'Aiglon » au Grand Casino, retrouvera, peut-être, cet après-midi sur l'hippodrome de Belleries, Fanny Heldy, créatrice du rôle du duc Reichstadt à l'Opéra de Monte-Carlo, en 1937 et qui l'avait désignée comme seule cantatrice digne de lui succéder dans l'ouvrage d'Arthur Honegger et Jacques Ibert.

Fanny Heldy est, à la ville, Mme Marcel Bousnac (qui a trois chevaux engagés dans le Grand Prix).

x x x

Les gardiens de la paix chargés de la circulation rue Georges-Clemenceau, commencent à se sentir mieux: les Hanny's, Dutch Sisters nous quittent. Après trois mois de triomphe permanent, elles donneront leur soirée d'adieux, jeudi, à la soirée de l'Elysée-Palace. Il y aura foule.

lui, l'auteur de « L'impure » avait d'autres raisons de venir à Vichy. Et des raisons essentiellement valables, pour parler comme cette

He, mon cher Maître, « Le Grand Monde », ce nouveau « best-seller » de la littérature française, c'est la peinture de cette haute société parisienne à laquelle vous appartenez ?

Erreur humanum est ! Vous n'y êtes pas du tout ! « Le Grand Monde », c'est un bar de Saigon qui est à l'image du vaste monde parce qu'il s'y croise des intrigues et des intérêts noués dans les différents continents. Mais je ne vais pas vous raconter le roman. Ce serait beaucoup trop long. Il a 615 pages. Si vous disposez de quelques heures pendant vos prochaines vacances, lisez-le donc !

A propos de vacances revenons à celles du père de « La Bruite ». Ses vacances vichyssoises, bien entendu. En fait de repos, Guy des Cars aurait pu trouver mieux ! D'abord il y a eu cette rencontre, mardi après-midi, le jour de son arrivée, dans le hall du Thermal. Une jeune femme blonde, souriante, portant des lunettes fumées et le nez retroussé. Le comte ne l'avait pas revue depuis trois ans.

— Marina !  
— Guy !  
Effusions. Embrassades. Epanchements. Questions.

— Qu'est-ce que tu fais là ?  
— Et toi ?

Marina Hotine expliqua à Guy des Cars qu'elle avait chanté l'avant-veille « La Veuve Joyeuse », au Grand Casino, et qu'elle chantait le surlendemain « Chanson Gitane », toujours au Grand Casino.

— Dis donc mais après-demain, c'est jeudi ! s'exclama Guy des Cars qui a toujours eu des facilités pour le calcul mental. Une chance : ma conférence a lieu vendredi. J'ai l'écouter avec Huguette.

Le romancier tint parole. Il a une grande admiration pour Marina Hotine depuis qu'elle a chanté le premier rôle de « La Danseuse aux Étoiles », l'opérette qu'il a écrite en collaboration avec Vincent Scotto pour le théâtre Mogador. En sortant du Grand Casino, Guy des Cars savait qu'il allait proposer à Marina Hotine de reprendre « La Danseuse aux Étoiles » cet hiver. Mais il ne savait pas qu'elle accepterait. Elle a accepté, Marina Hotine sera la vedette de la première et unique opérette de Guy des Cars, en octobre et novembre, à Strasbourg, à Lyon et au Luxembourg. Pour commencer !

La soirée du comte et de la comtesse des Cars se poursuivit sous d'aussi heureux auspices. Dans la brasserie où ils soupaient en compagnie, évidemment, de la veuve joyeuse, alias Marina Hotine, et de son mari, décorateur parisien en renom, ils rencontrèrent deux humoristes également connus mais dont les activités diffèrent un peu lorsqu'ils ne sont pas sur un hippodrome. Le premier était Jean Tissier, le second Léon Zitronne. Tous les deux étaient en service commandé dans la station thermale. Jean Tissier jouait « L'homme au parapluie » au théâtre des Fleurs. Léon Zitronne présentait l'émission télévisée : « Vichy 15 août ». Lorsque chacun fut convenablement nourri, les langues se délièrent. On en arriva bientôt aux confidences. Les 21 bouquins de Guy des Cars étaient sur le tapis. Comment y étaient-ils venus ? Mystère et boule de gomme. Ils y étaient, c'est l'essentiel.

Moi, dit Jean Tissier, le non-chalant qui ne passe pas (de mode), j'aime tellement tes bouquins que je les ais encore tous dans ma bibliothèque ! Ne ris pas : ça a l'air d'une blague comme ça, mais ce n'en est pas une. Un jour, Georgette et moi, nous avons vu arriver un huissier à la mine particulièrement patibulaire. Il venait pour nous saisir. J'avais dû encore un peu trop faire confiance à la chance et notre trésorerie se trouvait en difficulté. L'officier ministériel (c'est bien ainsi qu'on appelle les huissiers, n'est-ce pas ?), s'approcha de la bibliothèque et commença à l'inventorier avec une leur méchante dans le regard. Quand il arriva à des Cars, je lui ai pris le bras et j'ai dit : « Non ! Pas lui ! Des Cars, on le garde ! ». Et on l'a gardé !

C'est à ce moment-là que Léon Zitronne, qui ne voulait pas être en reste d'amabilité envers le comte,

parl' en uniforme au fond de la salle, mais ils firent comme s'ils n'avaient pas entendu.

JEAN-CLAUDE.

L'AURORE  
100, Rue de Richelieu - 11<sup>e</sup>

31 OCTOBRE 1961

RIVALE DE LA CALLAS  
ET DE LA TEBALDI  
**LA CARTERI**  
qui a chanté cette nuit à l'Opéra  
"LA TRAVIATA"



N'A  
JAMAIS  
LE TEMPS  
DE  
CHANTER  
DES  
BERCEUSES  
A SA  
FILLE  
MARINA

**D**EUX mille cent trente spectateurs privilégiés ont quitté hier soir l'Opéra, charmés pour longtemps par « La Traviata » que venait de leur chanter Rosanna Carteri, rivale de la Callas et de la Tebaldi.

Ils ont eu beaucoup de chance. Une chance que ne partage pas Marina, la petite fille de la célèbre cantatrice italienne à qui sa maman n'a jamais le temps de chanter, le soir, ces chansons douces qui bercent si bien les petits enfants.

Rosanna Carteri, en effet, parcourt le monde avec La Bohème, La Tosca, Manon et Othello en guise de bagages. Milan, New-York et Londres l'accablent régulièrement. L'Afrique du Sud, l'Espagne, le Portugal la réclament à grands cris. Le festival d'Edimbourg, Salzbourg, ne peuvent se passer d'elle.

Et pourtant, lorsqu'elle sort de scène, elle redevient une femme comme tant d'autres. Une femme qui s'en va danser tendrement, aux bras de son mari, dans ces cabarets où s'achèvent les nuits des capitales. Car Rosanna Carteri, cantatrice avec tout ce que cela implique de sérieux, adore le jazz.

L'AURORE  
100, Rue de Richelieu - 11<sup>e</sup>

31 OCTOBRE 1961

**CETTE NUIT, A L'OPÉRA**  
**UN HOMME A VEILLÉ**  
à la beauté de Rosanna  
Carteri : son mari



**D**EUX mille cent trente spectateurs privilégiés ont quitté hier soir l'Opéra, charmés pour longtemps par « La Traviata » que venait de leur chanter Rosanna Carteri, jeune rivale de la Callas et de la Tebaldi.

Sa technique prodigieuse, l'homogénéité de sa voix et sa présence scénique, ont tout de suite fait sensation.

Malgré une légère tendance à chanter parfois un peu bas, Rosanna Carteri est par sa musicalité et son jeu émouvant l'une des meilleures « Traviata ». — La Dame aux Camélias vue par Verdi — de l'heure actuelle.

Gabriel Bacquier (Germont) et Alain Vanzo (Rodolphe) qui possède l'une des plus jolies voix de ténor que l'on puisse rêver ont également été acclamés par un public qui reconnaissait sa chance d'entendre le même soir les deux artistes remarquables du Palais Garnier et l'une des vedettes de la Scala de Milan.

Une chance que ne partage pas Marina, la petite fille de la célèbre cantatrice italienne à qui sa maman n'a jamais le temps de chanter, le soir, ces chansons douces qui bercent si bien les petits enfants.

Rosanna Carteri, en effet, parcourt le monde avec La Bohème, La Tosca, Manon et Othello en guise de bagages. Milan, New-York et Londres l'accablent régulièrement. L'Afrique du Sud, l'Espagne, le Portugal la réclament à grands cris. Le festival d'Edimbourg, Salzbourg, ne peuvent se passer d'elle.

Et pourtant, lorsqu'elle sort de scène, elle redevient une femme comme tant d'autres. Une femme qui s'en va danser tendrement, aux bras de son mari (il la suit dans tous ses déplacements, et lui sert même à l'occasion d'habilleuse, veillant à ce qu'elle soit aussi jolie en scène qu'à la ville) dans ces cabarets où s'achèvent les nuits des capitales. Car Rosanna Carteri, cantatrice avec tout ce que cela implique de sérieux, adore le jazz.



*Rosanna Carteri ha ottenuto a Parigi un grande successo cantando all'Opera nella Traviata e nella Tosca.*

*I giornali parigini hanno parlato di lei paragonandola alla Tebaldi e hanno detto che il mondo della lirica ha trovato una nuova diva.*

*Rosanna Carteri, una delle nostre cantanti più belle, più brave ed anche più modeste e riservate, merita davvero queste grandi soddisfazioni.*

*A Parigi però Rosanna era sempre un po' triste, perchè lontana per la prima volta in vita sua, dalla sua bambina, la bellissima Marina Giulia, che è rimasta ad attenderla a Padova. Marina Giulia ha un anno:*

*per ora è troppo piccina per seguire la sua celebre mamma, specialmente all'estero.*

*Rosanna era invece accompagnata dal marito, l'industriale Franco Grosoli, che segue con interesse e passione la carriera della moglie.*

*Rosanna Carteri interpreterà molto presto un'opera lirica, "Aran", scritta da Gilbert Bécaud, che segnerà l'esordio nel mondo della musica operistica del più celebre "cantautore" di Francia.*

*Il nostro fotografo ha seguito Rosanna e il marito davanti all'Opera e per le vie di Parigi.*

*Negli elegantissimi negozi di Faubourg St. Honoré Rosanna ha fatto parecchi acquisti, che porterà in Italia come ricordo del più bel soggiorno a Parigi della sua vita e come strenne natalizie.*

*Specialmente per la sua bambina ha cercato a lungo nei negozi di giocattoli parigini: vuole che il Natale sia per lei ricchissimo di sorprese scintillanti.*



par  
Alain  
VENTUJOL

## MUSIQUE, DANSE



### UN PHÉNOMÈNE NOMMÉ CALLAS

Depuis quelques années le drame de Puccini connaît une vogue nouvelle grâce à l'incarnation exceptionnelle de Floria Tosca par Maria Callas. Mais les saisons passent... Si Callas reste sans rivale sur le plan dramatique et psychologique, on ne saurait en dire autant sur le plan purement vocal... En effet, sa Tosca d'aujourd'hui n'est que le pâle reflet de celle que nous applaudîmes hier ! Aussi, on ne peut que rester perplexe devant les scènes d'hystérie collective qui saluent les apparitions de la diva.

Scéniquement, n'ayons pas peur d'avouer que la grande cantatrice est simplement géniale. Elle est tour à tour et avec un égal bonheur aimante et jalouse au premier acte, haineuse et violente au second, enfin insouciante et inquiète au dernier. En un mot : admirablement féminine ! De plus, elle vit intensément son personnage et ne sombre jamais dans le côté vulgaire que beaucoup de chanteuses ne savent pas éviter. J'ajouterai même que certaines répliques qui passent totalement inaperçues avec d'autres retrouvent par sa bouche une signification et une vérité nouvelles. Peut-on dire avec plus de résignation contenue « Nel pozzo nel giardino ! » et, avec plus de violence, « Assassino ! ». Peut-on détailler avec plus de simplicité et d'émotion la terrible phrase qui termine la scène dramatique chez

Scarpia « E d'avante a lui tremava tutto Roma ! » ? Assurément non.

Vocalement, elle eu d'excellents moments malgré une émission souvent confidentielle et une justesse très approximative dans l'aigu. Aussi par respect pour la grande artiste qu'elle est et que j'admire, je préfère arrêter là ma critique...

Renato Cioni, dont c'était les débuts à Paris, nous a déçu. Certes la voix est jolie et à défaut de vaillance, il nous fit admirer des nuances d'une extrême délicatesse — *E lucevan le stelle* — mais l'intelligence scénique ne semble pas être sa qualité prédominante ! Pour « paraître » à côté de sa prestigieuse partenaire, il faudrait une classe qu'il n'a pas. Cette classe, seul Tito Gobbi la possédait. Il fut l'atout majeur de cette distribution. Sans

contestation, c'est le meilleur Scarpia actuel. Grâce à sa voix de bronze, toujours bien conduite, il s'imposa avec une rare autorité, notamment dans le *Te Deum* où il domina les forces conjuguées de l'orchestre et des chœurs. Je ne puis trouver les mots pour décrire « son » deuxième acte : il en fait un chef-d'œuvre de tension dramatique qui force l'admiration.

Les décors venus en droite ligne du *Covent Garden* sont très beaux et nous ont fait oublier la laideur des nôtres ! La mise en scène de Franco Zeffirelli témoignait d'un style vériste très pur et sans outrance.

Enfin Georges Prêtre tira le maximum de la partition de Puccini, ciselant avec douceur certaines phrases lyriques, ou bien atteignant jusqu'au paroxysme dans certains passages dramatiques.

### ROSANNA CARTERI DANS « LA TRAVIATA »

Depuis quelque temps, les grandes divas prennent l'habitude de faire escale à Paris ! Et, chose curieuse, on constate que leur système publicitaire est inversement proportionnel à leur forme vocale ! Après la tapageuse rentrée de Callas, la Carteri vient de se faire remarquer dans la *Traviata*. Cette jeune et belle cantatrice italienne considérée à juste titre comme l'une des meilleures Violetta de notre époque vient de remporter un triomphe sans fard avec le seul apport de son talent !

Comédienne émouvante au goût très sûr, elle sait doser ses effets et ne sombre jamais dans le ridicule qui tue souvent

certaines chanteuses avant le quatrième acte ! Elle possède une très belle voix et une technique irréprochable, ce qui lui permit de triompher des embûches du premier acte. Mais son succès, elle l'obtint avec le célèbre *Addio... del passato* qu'elle chanta avec un sens des nuances des plus aigus. Gabriel Bacquier connut lui aussi un très grand soir, conférant un relief particulier au rôle du père d'Orbel. Tout au long de la soirée, il nous prodigua des sonorités inouïes. Il en fut de même d'Alain Vanzo qui est le ténor idéal pour ce genre d'ouvrage. La preuve est donc faite : les chanteurs français peuvent paraître sans rougir aux côtés des étrangers, fussent-ils les meilleurs du monde !



fournisseur officiel de  
l'Opéra de Paris

MAILLOTS  
COLLANTS  
TUTUS

42

Faubourg  
Montmartre  
PARIS (IX<sup>e</sup>)  
PROvence 83-59

EN VENTE  
DANS TOUTES BONNES MAISONS DE SPORTS  
Catalogue illustré franco

*La musique à Paris*

**Rosanna  
Carteri**

dans

**LA TRAVIATA**

**L**a *Traviata* n'est pas seulement un opéra moderne parce que le musicien portait à la scène lyrique la pièce contemporaine d'Alexandre Dumas fils, mais parce que, abandonnant le romantisme déjà devenu de convention, il cherchait une expression nouvelle, plus souple, plus variée, assez proche déjà de ce que Puccini concevra pour *La Bohème*. Ce modernisme puisqu'il faut l'appeler par son nom, M. George Sebastian qui dirigeait l'orchestre de l'Opéra, l'a fort bien traduit. C'est un homme qui aime la musique, qui parfois se laisse entraîner par cet amour même à des interprétations excessives, mais qui n'est jamais plat ni ennuyeux. Il a donné de l'opéra de Verdi une image vive, passionnée, finement ciselée qui convenait à la fois au compositeur, au sujet et aux chanteurs.

Parmi ces derniers, il faut signaler d'abord Mlle Rosanna Carteri, non seulement parce qu'elle tient le rôle titulaire, mais parce qu'elle possède les qualités de chanteuse et de comédienne et s'en sert avec un art exquis. Rôle écrasant que celui de Violetta, qui oblige l'artiste à être presque toujours en scène, et quand elle ne chante pas à jouer un personnage exténuant : la phthisique amoureuse. Mlle Carteri s'y est montrée de première force. Jeune, belle, fine, intelligente, elle attire le regard et le retient. Sa technique vocale force l'admiration. On se dit à maint passage : comme c'est bien fait ! Ses notes aiguës sont faciles, bien timbrées et agréables à l'oreille. Le pathétique lui réussit mieux que la coquetterie brillante. Excellente dans l'acte final, elle n'en a pas moins séduit au premier et donné la cabalette du grand air avec vaillance. Des applaudissements enthousiastes ont salué Rosanna Carteri. Quoi de plus mérité ?

Ses deux principaux partenaires avaient été choisis avec soin. M. Gabriel Bacquier, dans le rôle du père, nous a rappelé qu'il savait chanter Mozart. La ligne mélodique, le phrasé, une diction sans défaut et beaucoup de subtilité dans les intonations italiennes, tout cela montre la sûreté et le raffinement de son art vocal. M. Bacquier, grâce à ces qualités, a fait d'un rôle ingrat un personnage attachant. On pourrait en dire autant de M. Alain Vanzo, qui jouait Alfredo. D'année en année, sa personnalité s'affirme, sa connaissance de la scène s'enrichit, sa voix prend de l'ampleur. Mais le timbre de cette voix garde le même charme, la même note émouvante et pure. Cette particularité nous fait croire à la spontanéité, au désespoir d'Alfredo. Bref, le père et le fils ont fait honneur à la scène de l'Opéra : ils ont composé avec Mlle Carteri un trio superbe.

Marcel SCHNEIDER.

FRANCE - SOIN

100, rue Reaumur - IX

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1961

7ème Edition



sonaggio di Giorgio Germont e sostenendone con bella sicurezza le difficoltà vocali. Efficacissime nelle rispettive parti sono apparsi anche Elena Barcis (Flora), Lina Rossi (Annina), Virginio Assandri (Castone), Ernesto Vezzosi (Barone Duphol), Gino Caffò (Marchese d'Obigny), e Igitto Ricco (Dottor Grenvil).

# Rosanna Carteri (12 rappels à l'Opéra) est la « nouvelle vague » du bel canto :

**cantatrice remarquable, elle pourrait aussi être vedette de cinéma ou mannequin**

**A** PRES la Callas et la Tebaldi, vedettes consacrées, l'Italie nous envoie l'une de ses jeunes gloires du bel canto : la belle Rosanna Carteri, qui a fait hier soir ses débuts triomphants (douze rappels) à l'Opéra dans « La Traviata » de Verdi.

Quelle splendide créature et quelle voix admirable ! Rosanna Carteri, qui s'habille chez les grands couturiers et qui avait fait faire spécialement à Florence des robes somptueuses pour cette « Traviata », appartient à la génération des cantatrices qui pourraient aussi bien être vedettes de cinéma ou manne-



La belle Rosanna Carteri : elle sait la valeur d'une taille fine et le poids que pèsent sur la scène quelques kilos de trop.

**3.300.000 francs :  
recette record**

Salle comble hier soir et recette record pour « La Traviata » : 3.300.000 anciens francs. M. A.-M. Julien, l'administrateur de l'Opéra, arborait un sourire satisfait. Au cours du mois d'octobre, « Les Indes galantes », « Le Lac des cygnes », « Carmen » et « Rigoletto » ont rapporté les mêmes recettes au Palais Garnier.

quins, qui savent la valeur d'une taille fine et le poids que pèsent sur la scène quelques kilos de trop.

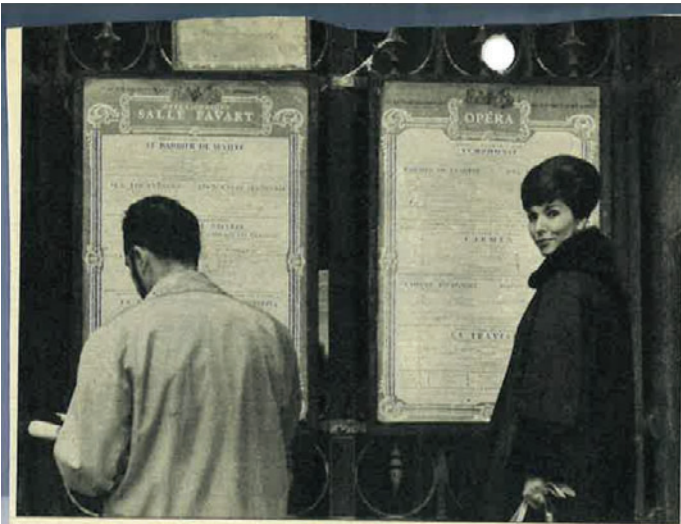
Rosanna Carteri est une grande femme au visage expressif, au corps souple et harmonieux. Jouer la comédie, se faire la plus coquette des « Dames aux camélias », séduire, puis devenir en mourant la plus bouleversante des tragédiennes semble faire partie d'elle-même. Elle possède le don d'émouvoir ; elle sait rire et pleurer et sa voix splendide, pure de timbre, ample, lyrique, vient comme le couronnement des dons les plus précieux qu'une femme puisse recevoir en partage.

Autour de Rosanna Carteri, Alain Vanzo, remarquable et émouvant Rodolphe, donnait la réplique en italien au père noble Gabriel Bacquier, plus raide que de coutume dans ce rôle un peu ingrat. Jacqueline Broudeur et Irène Jaumilloi ont tenu leur petite place avec beaucoup d'élégance.

Cette représentation marquait la rentrée du chef George Sébastien. Ce n'est sans doute pas sa faute si les répétitions ont manqué...

Quant aux décors et aux costumes affreux, à la mise en scène désuète, mieux vaut les oublier, en espérant que l'Opéra de Paris remontera bientôt « La Traviata » comme elle le mérite.

Nicolas HIRSCH



Parigi - Rosanna Carteri canterà all'Opéra nella «Tosca» e nella «Traviata» (prima foto); la «tournée» durerà complessivamente quindici giorni. In questa impegnativa trasferta parigina, Rosanna Carteri è stata accompagnata dal marito, l'industriale Franco Grosoli (con Rosanna nella seconda foto).



Parigi - E' proprio Rosanna Carteri, il bravo soprano italiano, che esce dal buio del «metrò» per fare un giro turistico della «ville lumière»

LE ORE - Milano

7 NOV. 1961

LIRICA

★ Parigi. Rosanna Carteri è felicissima: canterà nella *Tosca* e nella *Traviata*, due suoi cavalli di battaglia, davanti al sofisticato pubblico parigino nel classico Théâtre de l'Opéra. Inoltre, con lei, a darle coraggio, è il marito Franco Grosoli. Tuttavia, nessuna felicità è perfetta. Rosanna sta un poco in pena per la figlia Marina Giulia, di un anno, che ha dovuto lasciare a Padova. Rosanna dice che sarà una donna veramente felice solo di qui a qualche anno: quando potrà portare con sé la piccola Marina Giulia, nelle sue trasferte internazionali.



Rosanna Carteri ha debuttato al Teatro dell'Opera interpretando la «Tosca» coi cantanti francesi Guy Chauvet e René Bianco. Prima di andare in scena, la giovane soprano italiana ha ricevuto nel suo camerino il parrucchiere Alexandre, conosciuto a Parigi come il «coiffeur delle regine»



Alexandre ha creato per Rosanna un'acconciatura con rose e spighe d'oro, che è stata immediatamente battezzata «Rosanna-Tosca»

Grotta"! Meravigliosa! E' la più intelligente delle vostre commedie ». Siccome « La Grotta » è di Jean Anouilh, Achard protestò con vivacità la sua innocenza. Allora la signora, rivolgendosi a Juliette Achard, gridò estasiata: « Che marito avete! Pieno di talento, e in più... modesto! ».

★ Gran successo di Rosanna Carteri nella « Tosca » all'Opera. Applausi da far crollare il teatro. Cordiale antipatia per il bieco funzionario di polizia, e molta com-

mozione per il precipitevole volo di Tosca. Rosanna Carteri ha accettato di interpretare l'opera lirica che Gilbert Ecaud sta scrivendo. Mi dicono che Rosanna è la più giovane tra i grandi soprano. Adesso capisco la sua decisione: un tipico errore di gioventù.

★ L'Inghilterra s'appassiona di nuovo all'educazione del principe Carlo, erede della Corona. I tradizionalisti — grande aristocrazia, l'alta finanza, la nobiltà di campagna — vorrebbero che egli

In scena, Rosanna Carteri ha riscosso un successo vivissimo e caloroso, nonostante i critici le abbiano rivolto appunti trovando che la sua voce è troppo esile per interpretare la «Tosca»





# LE ORE

DIRETTORE: ALBERTO ROGNONI

21 novembre 1961



debuttato al Teatro dell'Opera interpretando la «Tosca» coi cantanti francesi Guy Chauvet e René Bianco. Prima di andar  
soprano italiana ha ricevuto nel suo camerino il parrucchiere Alexandre, conosciuto a Parigi come il «coiffeur delle regine

Le Parisien Libéré

24, Rue Réaumur 10

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1961

# UNE ILLUSTRE DÉBUTANTE, A L'OPÉRA : Rosanna CARTERI dans la Tosca et la Traviata



LA jeune et déjà célèbre cantatrice italienne Rosanna Carteri a fait, lundi soir, d'éclatants débuts à l'Opéra de Paris, dans « la Traviata ». Née à Vérone en 1930, elle était déjà connue moins de dix-neuf ans plus tard pour avoir succédé à Renata Tebaldi dans « Lohengrin ».

Les Parisiens, qui ne l'avaient encore entendue qu'au Théâtre des Champs-Élysées, l'hiver dernier, lors de la création du « Gloria » de Francis Poulenc, pourront de nouveau l'applaudir à l'Opéra, vendredi prochain 3 novembre, dans « la Tosca » et le lundi 6 dans « la Traviata ».

CORRIERE INTERNAZIONALE DEL TEATRO  
CORSO VITTORIO EMANUELE 1  
MILANO

15 NOV 61

## Rosanna Carteri

all'Opera di Parigi nella «Traviata»:

« Corriere della Sera » 10-11-1961:  
GRANDE SUCCESSO A PARIGI  
DI ROSANNA CARTERI NELLA  
« TRAVIATA »

« Rosanna Carteri ha trionfato iersera all'Opéra di Parigi, nella « Traviata » di Verdi. Il pubblico del grande teatro lirico l'ha applaudita a scena aperta chiamandola alla ribalta poi parecchie volte dopo ogni atto: dodici dopo l'ultimo.

I critici sono entusiasti. « Avevamo udito la Callas e la Tebaldi — scrive quello di 'France Soir' — ora l'Italia ci manda una delle giovani glorie del suo bel canto ». Egli mette in risalto l'armonia e la completezza delle doti della Carteri, che, accanto a una fine musicalità, padroneggia in tutte le forme l'arte scenica dalla commedia alla tragedia. « Sa commuovere, ridere e piangere — dice lo scrittore — e la sua voce squisita, di timbro puro, ampia, lirica è il coronamento delle qualità più preziose che una donna possa riunire in sé ».

Anche il critico di « Paris Presse » è sensibile alla compiutezza dell'arte della giovane cantante veronese. « E' stato un grande avvenimento — egli afferma —. Rosanna Carteri è avvenente e ha un temperamento drammatico potentissimo. La sua voce ha una ammirabile flessibilità e i suoi acuti sono di estrema purezza. La fine è stata quasi sublime: Violetta è morta in bellezza ».

Il « Figaro » concorda pienamente con questi favorevoli giudizi. Il teatro ha fatto uno dei più begli incassi

dell'anno: più di tre milioni di franchi. Dirigeva lo spettacolo il maestro George Sebastian.

3 NOV. 1961

Una novità del secondo canale: "Intermezzo,"

# IN PENSIONE LE PECORE TELEVISIVE

Il regista Mario Landi ha preparato brevissimi «show» che riempiranno i vuoti fra una rubrica e l'altra - Le scenette interpretate da noti attori e cantanti

NOSTRO SERVIZIO

Roma, novembre

Le pecorelle, le statue e le tombe etrusche, i ruscelli spumeggianti, gli zampilli delle fontane, i pulcini pigolanti degli intervalli televisivi che in clima idillico, rasserenante, distensivo ancora colmano i vuoti tra una rubrica e l'altra, tra uno spettacolo di varietà e un dibattito sull'allevamento dei bovini in Brianza, tra una cronaca sportiva ripresa in diretta e un servizio giornalistico sull'ipnosi stanno per essere collocati in pensione al termine, è il caso di dire, di un'onorata carriera. I muti protagonisti delle spesso lunghe parentesi che introducevano «Tribuna Politica» o «Campanile Sera» rientrano fra le quinte e passano agli archivi. Gli intervalli piuttosto soporiferi a base di flora e fauna, di anticaglie e «chiare, fresche, dolci eoque» di eco petrarchesca faranno posto coll'inizio del Secondo Canale a una rubricetta, «Intermezzo».

Gli «intermezzi», ormai alla vigilia dell'atteso debutto, sono graziosi «show» preparati con molta cura dal regista Mario Landi, veri e propri piccoli spettacoli della durata massima di otto-dieci minuti che potrebbero addirittura assumere le dimensioni e le caratteristiche di autentiche trasmissioni, con una loro personalità e autonomia. E' un rischio che si corre, dice scherzosamente Landi; se le scenette, i personaggi, le canzoni dovessero piacere troppo «ammazzando» il programma previsto dal palinsesto saremmo costretti a ritornare alle pecorelle e ai pulcini. Ad ogni modo, la novità riguarda per ora soltanto il Secondo Canale. La TV Nazionale manterrà ancora in vigore le parentesi pastorali e un pizzico di etruscologia che non guasta.

Così, fin dalla serata inaugurale di TV 2, accanto ad Aba Cercato e a Rossana Carteri, le uniche due rappresentanti del gentil sesso tra i fanti della prima guerra mondiale e i protagonisti del lavoro di Dessì (la Cercato meritatamente è stata prescelta quale annunciatrice di TV 2 almeno per il debutto del 4 novembre e la Carteri interpreterà alcune note canzoni patriottiche) vedremo forse Sergio Bruni in uno «show» canoro e Mario Carotenuto in una spumeggiante fantasia umoristica. Gli «intermezzi» non saranno mai ripetuti (queste sono, almeno per ora, le intenzioni di via del Babuino) e così una scenetta si brucerà nel giro breve dei pochissimi minuti ad essa concessi. Per questa ragione Mario Landi, l'ottimo regista siciliano da tempo sulla breccia e sempre con successo in TV, ha do-

vuto girare centinaia di «show» spaziando in tutti i settori, perché il «rifornimento» non manchi. Per la stesura dei testi hanno collaborato con Landi anche valenti giornalisti: in atto il reparto «intermezzi» è forte di circa duecento pezzi. Si andrà avanti per due mesi abbondanti. Dopo la prima settimana di prova se la novità sarà piaciuta — il Servizio Opinioni si metterà subito in movimento — Landi girerà, forzando i tempi, altri «siparietti». Pane e lavoro per tutti, insomma: un'iniziativa di tutto riguardo.

E gli interpreti di questi «show»? Ecco, alla rinfusa, qualche nome: Carlo Crocchio, Alberto Bonucci, Mario Carotenuto, Giustino Durano, Antonella Steni, Gisella Sofio, Elio Pandolfi, Giust Raspani Dandolo,

Gianni Bonagura, Laura Betti, Sergio Bruni, Peppino Di Capri, Renata Mauro, Johnny Dorelli, il complesso di Piero Umiliani, l'orchestra di Gorni Kramer, il vibrafonista Franco Chiari, il chitarrista Mario Gangi, Achille Millo (dirà con la sensibilità da tutti riconosciuta le poesie di autori moderni), il fantasista Renato Maddalena, Alighiero Noschese in nuove e riuscite imitazioni, Carlo Dapporto, Renato Rascel, gli attori di prosa Gino Cervi, Paolo Stoppa, Rina Morelli e poi Nilla Pizzi e Milva, Mike Bongiorno ed Enzo Tortora, Pippo Baudo e Enza Sampò, eccetera. Un «cast», come si può rilevare, eccezionale che potrebbe validamente sostenere il peso di un grosso spettacolo. Per ogni «short» Mario Landi è riuscito a cavarsela, a

tempo di primato, con due giorni di prove e due di ripresa. Da aggiungere che ognuno degli attori o dei cantanti è stato impegnato soltanto per tre «pezzi» cosicché anche la rosa degli interpreti cambierà continuamente. Ancora: la durata dell'«intermezzo» sarà precisata all'inizio dello spettacolo cosicché lo spettatore, volendolo, potrà anche chiudere l'apparecchio. L'ipotesi, è ovvio, vive solo sulla carta. Se le pecore e i pulcini, come si dice, stufavano, gli «intermezzi» dovrebbero — Landi usa modestamente il condizionale — piacere. Sarà il Servizio Opinioni della TV a stabilire in quale misura questi deliziosi spettacoli saranno piaciuti agli abbonati.

Sandro delli Ponti

CORRIERE DELLA SERA - MILANO

5 NOV. 1961

IN OCCASIONE DEL 4 NOVEMBRE

## Il secondo canale TV inaugurato da canti e immagini della Grande guerra

Il nuovo programma è stato ieri sera dedicato al conflitto 1915-18, con l'esecuzione di canzoni, un racconto drammatico e un documentario - Ha chiuso la fanfara dei bersaglieri

Il secondo canale della televisione, già annunciato da tempo e atteso con una notevole curiosità, ha inaugurato ieri sera le sue trasmissioni: e poiché l'apertura coincideva con la data del quattro novembre, è stato ovviamente alla guerra e alla vittoria del 1915-18 che il nucleo maggiore dello spettacolo ha finito per essere dedicato. Il programma comprendeva, sotto il titolo «Quel lungo treno...» una serie di canzoni di trincea trascritte da Raffaele Gervasio ed eseguite dall'orchestra della TV di Roma, da Rossana Carteri, da Raffaele Arié, da Giuseppe Campora e da Renato Capocchi, con la regia di Mario Lanfranchi; poi, intervallato fra un gruppo e



Rosanna Carteri tra le vecchie mura di Parma. La Carteri è stata Violetta nella drammatica rappresentazione di «Traviata» che ha visto le proteste contro Bondino. La ripresa dell'opera, con il tenore Kraus, ha avuto esito felice.

29 Dicembre 1961 -

# Successo personale della Carteri nella prima di "Traviata,, al Regio

L'opera cui ha ariso un magnifico successo di pubblico è stata ripresa e registrata dalla televisione

(1. pes.) - Capitare a Parigi mentre la gente impazzisce e lacrima per Margherita Gauthier e pensare di mettere in musica la triste storia, per il giovane Verdi fu tutt'uno. Non ci vorrà poi molto a che nella mente di Verdi l'immagine di Violetta si sostituisca a quella di Margherita; basterà che Pia-ve stenda il libretto — fedelissimo allo schema dumassiano — e, nel giro di poco più di un mese, *Traviata* sarà compiuta.

Nasce così la terza opera romantica che va ad affiancarsi alle altre due, immediatamente precedenti, e che concorrono a formare la trilogia: *Rigoletto* e *Trovatore*. Tutti sanno (ed il difficile sta proprio qui, nel presentare le opere di repertorio: nel fatto che tutti sanno ne possono scovare motivi che rendano il commento più vario), che al suo debutto *Traviata* non sfondò, ma anzi fu — per bocca dello stesso Verdi — un fiasco. Il tempo tuttavia ha reso giustizia a questa gemma preziosissima della sua genialità e perché trattasi di un capolavoro che registra un eccezionale impeto creativo e perché, con quest'opera, il Maestro — adendo uno stile assai nuovo — riuscì ad esprimersi con temi meno melodrammatici e più aristocratici, con voci che parve avere obliato i modi ruggenti e l'imprecare di un tempo per darsi invece a delicatezze più suavis e penetranti, fino ad allora sconosciute. A lui parevano noti i soli modi selvaggi, gli aneliti accesi dell'amore di patria o la solennità di certe situazioni bibliche (e saranno infatti *Nabucco*, *I lombardi alla prima crociata*, *Giovanna d'Arco*, *La Battaglia di Legnano* a ricordarci questi momenti), a lui si schiudevano mondi eteri, idilliaci che parevano non esistere ai suoi occhi. Quasi come si aprisse una fenditura in quel carattere burbero e scontoso, in quell'orso, per rivelarci un'anima capace di emozioni delicatissime, diremmo *appassionatamente femminili*.

Non ci dilungheremo oltre su l'opera, ma solo per riaffermare la grandezza di questo grande poema d'amore: forse il più grande di Verdi. Come non osservare tuttavia noi pure che nella musica di *Traviata* ci si sente purificati, come non avvertire la catarsi che continuamente segue — dal primo preludio alle ultime note che sottolineano gli aneliti di *Violetta* morente e redenta — questo personaggio cui sembrava ormai tolta ogni speranza e che invece un sincero amore ha risollevato in una luce nuova, inaspettata? È un Verdi nuovo dunque, è la sua musica, il suo modo di esprimersi, che hanno ricollocato al giusto posto una opera che invero fallì al suo apparire solo per l'imperizia degli interpreti e non già per incapacità del compositore.

Assistere dunque ad una recita di *Traviata* è sempre un godimento: intendiamoci, parliamo di rappresentazioni degne di questo nome; di quelle cioè dove la regia non cede alla stravaganza di certe pose hollywoodiane, bensì dove si hanno presenti e si seguono, con rigore e fedeltà, i canoni di un «tempo andato» assai, ma pieno di fascino autentico, e si rispettano i sentimenti che muovono ciascun personaggio. Rappresen-

ge, con lei anela alla redenzione: è per questo che accettiamo la sua *Traviata*, convinti come siamo delle sue magnifiche doti vocali, che spaziano da una sorprendente estensione a un modulare preciso. Forse le sue sono movenze troppo geometriche, ma la sua recitazione è pur sempre disinvolta, mai impacciata.

Gli stessi aggettivi non possiamo invero usare per il tenore Ruggero Bondino che, a nostro avviso, è ancora troppo immaturo per i grandi teatri: scolastico e assai incerto, non trova purtroppo la forza di trasferire nelle emissioni le pur nobili intenzioni che lo animano; il frequente mutare di registro, l'incapacità di tenere la mezza voce e l'incertezza di certe intonazioni non ci consentono di giudicarlo con sufficienza, anche se possiamo tuttavia assolverlo per certi immeritati zittii di cui è stato vittima da parte del solito pubblico saputo. A suo merito vada l'essersi rinfrancato via via nel corso della recita.

A completare il cast dei protagonisti era il baritone O'ello Bersellini cui va tutto il rispetto che si deve a un artista degno di portare questo nome, così come il Bersellini porta meritatamente alto un nome che vocalità e temperamento illustrano. Nei ruoli minori erano: Elena Barcis, Lina Rossi, Virginio Assandri, Ernesto Vezzosi, Gino Calò e Igino Riccò tutti all'altezza dei loro ruoli.

Ha diretto Arturo Basile e occorre dire che nei «pezzi» più attesi (i preludi) non ci ha trasmesso gran che, ma non se ne faccia colpa all'orchestra, che le telecamere hanno assai disturbato l'esecuzione che si è persa nella generale distrazione. Il suo braccio, tuttavia, nel corso della recita si è mosso con vigore e ha saldamente tenuto un efficace e equilibrato tra orchestra e palcoscenico. Assai bene istruiti i cori che hanno avuto in Mario Tagini il loro validissimo maestro. Le coreografie erano di Giuliana Barabaschi.

Tutto questo — e sia ben chiaro che parliamo di allestimento e non di recitazione — abbiamo ritrovato assistendo allo spettacolo di ieri sera che si è avvalso di quel cliché magnifico che è costituito dalle scene e dai costumi di Franco Zeffirelli. Veramente, con quella ricostruzione, l'epoca della metà Ottocento è stata fedelmente e precisamente riprodotta, diremmo fotograficamente sia per la ricchezza che per la fantasmagoria dei colori. Tuttavia la presenza delle telecamere (che hanno ripreso e registrato lo spettacolo) l'hanno però dissolta in una cocente luminosità. E ben facile è stato dunque per il regista, Filippo Crivelli, far giostrare con effetto cori e masse ottenendone così una coreografia assai pregevole, curata in ogni particolare: in condizioni normali l'effetto scenico sarebbe stato assai migliore.

Una *Traviata* con siffatto scrupoloso allestimento tuttavia non era ancor giunta al Regio.

Detto della regia, veniamo alla protagonista Rosanna Carteri, per dirne tutto il bene consentito dall'essere ella oggi forse l'unico soprano in grado di accostarsi con sicurezza al personaggio di *Violetta*. Da qui al dire che ella ne abbia penetrato pienamente lo spirito e sappia compiutamente renderne la complessità, potrebbe esservi motivo di accorta disquisizione, ma non ci sentiamo di farlo, poiché potrebbe essere solo un cavillo il rievare la esilità vocale del centro o la difficoltà di compiutamente trasferire e comunicare l'irruente temperamento del personaggio stesso.

*Violetta* vive interiormente nella Carteri, soffre con lei, con lei ama e con lei si strug-

AVANTI! - Milano

30 DIC. 1961

## Trionfo della Carteri a Parma

DAL NOSTRO CORRISPONDENTE

PARMA, 29. — Gran pubblico anche ieri sera al Regio di Parma in occasione della «prima» della «Traviata» ripresa e registrata dalla TV. Superba protagonista è stata Rosanna Carteri, una cantante ancora giovane, ma ormai padrona come poche altre di un personaggio difficile, complesso e completo come Violetta. Per cantare la «Traviata» non basta infatti essere un buon soprano, occorre anche soprattutto essere un'attrice; la Carteri ha dato a Parma un saggio di partecipazione di penetrazione veramente apprezzabili. Fra qualche settimana la TV trasmetterà, su uno dei canali televisivi, questo spettacolo e milioni di appassionati avranno modo di giudicare e di apprezzare questa interpretazione.

Il pubblico di Parma ha sottolineato i passaggi più famosi del repertorio di Violetta con calorosi e nutriti applausi. E' sempre piuttosto raro al Regio sentire un cantante applaudito con schiettezza ed entusiasmo e non per cortesia. Quando addirittura non piovano dal loggione gli zittii o le «beccate». Anche ieri sera questa è stata la sorte del tenore Ruggero Bondino nella parte di Alfredo. Avevamo spesso visto il nostro loggione giustamente severo con certi «divi»,

ma lo sapevamo più clemente e comprensivo con i giovani, che si presentano emozionati e incerti al giudizio del «Regio».

Il Bondino non è certo un cantante completo o maturo, ma ha dimostrato di avere mezzi e qualità, pur rivelando ieri sera ingenuità o insufficienze. In ogni caso non è stato giusto compromettere la sua prestazione fin dalle prime uscite e impedirgli praticamente di dare il meglio di sé stesso. Bravo, come al solito, il baritono Bersellini.

Aggiungiamo che erano molto belli i costumi e le scene, buona e sciolta la regia, anche al di fuori della ormai vieta tradizione, e ben registrata e viva la direzione orchestrale.

In complesso una edizione dignitosa di «Traviata», quale non è dato di ascoltare e vedere oggi in molti teatri, anche di quelli che vanno per la maggiore.

Sabato sera, 30 dicembre, si replica «Don Carlos» con protagonisti Cesare Siepi e Aldo Protti. Si è invece provveduto alla sostituzione del soprano Barrera indisposto, con Marcella De Osma, che molti parmigiani hanno avuto occasione di ascoltare di recente a Fidenza in «Trovatore» e che ha lasciato quella sera una buona impressione.

C. G.

L'AVVENIRE D'ITALIA - Bologna

28 DIC. 1961

de Parma

# Al Regio "La Traviata," in registrazione televisiva

Interpreti Rossana Carteri, Ruggero Bondino e Otello Bersellini - Direttore Arturo Basile, regista Filippo Crivelli - Il soprano De Osma sostituirà la Barrera nell'ultima di Don Carlo



Il tenore Ruggero Bondino.

quest'opera il pubblico della nostra città ricorda memorabili edizioni: non ultima, sia pure offuscata da una vocalità ormai languente, quella di Magda Olivero. Dramma assai amato e popolare, questa gemma del romanticismo verdiano si presenta ora in una edizione particolare e — stando alle previsioni — molto curata e del tutto nuova. L'intero equipaggiamento scenico (dalle stesse scene al costumi sfarzosissimi), infatti, è opera del regista Franco Zeffirelli che ha cercato di compenetrare il più a fondo possibile lo spirito ed il costume parigino del tempo. Filippo Crivelli, che curerà l'allestimento di Parma, cercherà di aderire in massima parte al disegno originario curando movimenti ed atteggiamenti adeguati.

Quanto agli interpreti, ricordiamo: Rosanna Carteri (*Violetta*) della quale ben noti sono i positivi attributi vocali e l'assai convincente interpretazione del personaggio che ha finora saputo creare; il tenore Ruggero Bondino (*Alfredo*), un giovane la cui validità e sicura affermazione artistica sono fuori discussione per la rapidità con cui in breve è giunto alla ribalta lirica. Di lui, inoltre, la critica internazionale si è occupata come di una figura di primo piano nella scala dei valori vocali oggi. Il concittadino Otello Bersellini sarà poi il padre di *Alfredo* e siamo certi che egli saprà dare alla patetica e signorile figura del « vecchio genitore », proprietà di accenti e giusto risalto. Nelle altre parti, canteranno: Elena Barcis (*Flora*), Maria Canali (*Annina*), Igino Riccò (*il dottore*), Ernesto Vezzosi e Gino Calò. I cori saranno condotti da Mario Tagini e le coreografie da Giuliana Barabeschi. Dirigerà anche questa seconda opera Arturo Basile.

Per il terzo anno consecutivo le telecamere entreranno al Regio per la ripresa televisiva, in sede di registrazione dell'opera, che verrà poi irradiata in data da destinarsi. E' facile prevedere che, oltre ad essere esaurito in ogni ordine, il teatro sarà anche particolarmente elegante.

Lo spettacolo verrà iniziato



Il soprano Rosanna Carteri.

alle ore 21 precise e data la presenza della televisione non verrà consentito l'ingresso in sala a chi giungerà con ritardo.

\*\*\*

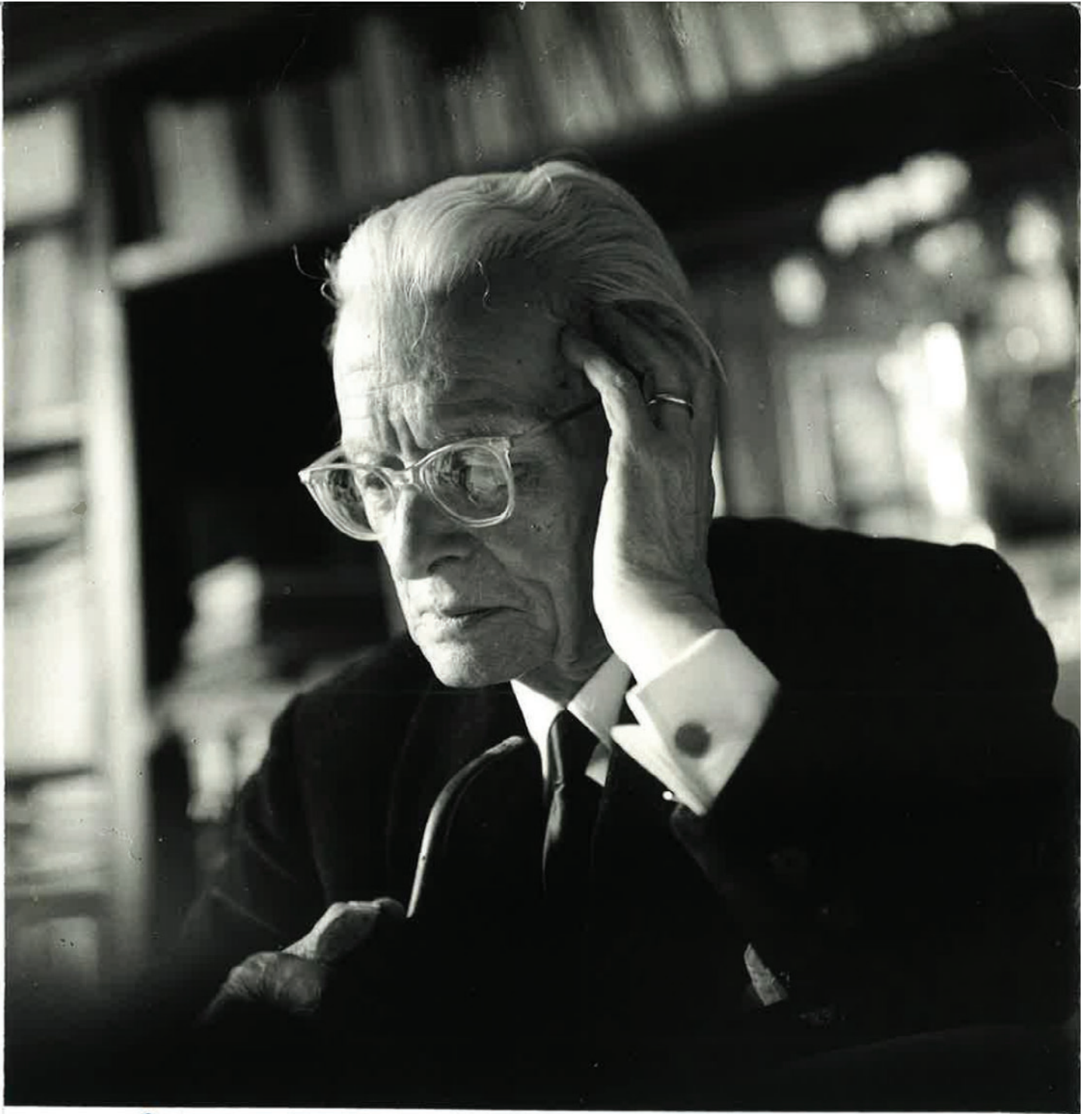
la-  
zia  
po-  
lel  
m-  
lel  
sa  
to.  
a-  
a-  
e-  
be  
di  
lia  
re

at  
cc  
ri  
de  
ur  
si  
to  
si  
di  
ti  
  
ve  
O:  
va  
gi  
  
O:  
de  
LU  
(a)  
AF  
Gè  
CE  
tre  
VE  
ne  
DU  
2a  
ED  
vin  
PA  
(ac  
RC  
del

**Rosanna Carteri - Archivi Web**

Anno 1961  
Documenti diversi





a Rosanna Carteri, bravissima interprete  
Metarosa nella prima esecuzione del Calzare d'argento  
al Teatro alla Scala, il 23-3-1961,

ricordando e grato

Ildebrando Pizzetti

# JOURS

DE FRANCE

18 MARS 1961



*Rosanna Carteri chante le « Gloria » de Francis Poulenc. Elle avait abandonné, pour un soir, la Scala de Milan pour les Champs-Élysées.*

1961 - Copertina Radiocorriere

# RADIOCORRIERE · TV

ANNO XXXVIII - N. 12

19 - 25 MARZO 1961 · L. 50



**Rosanna Carteri**